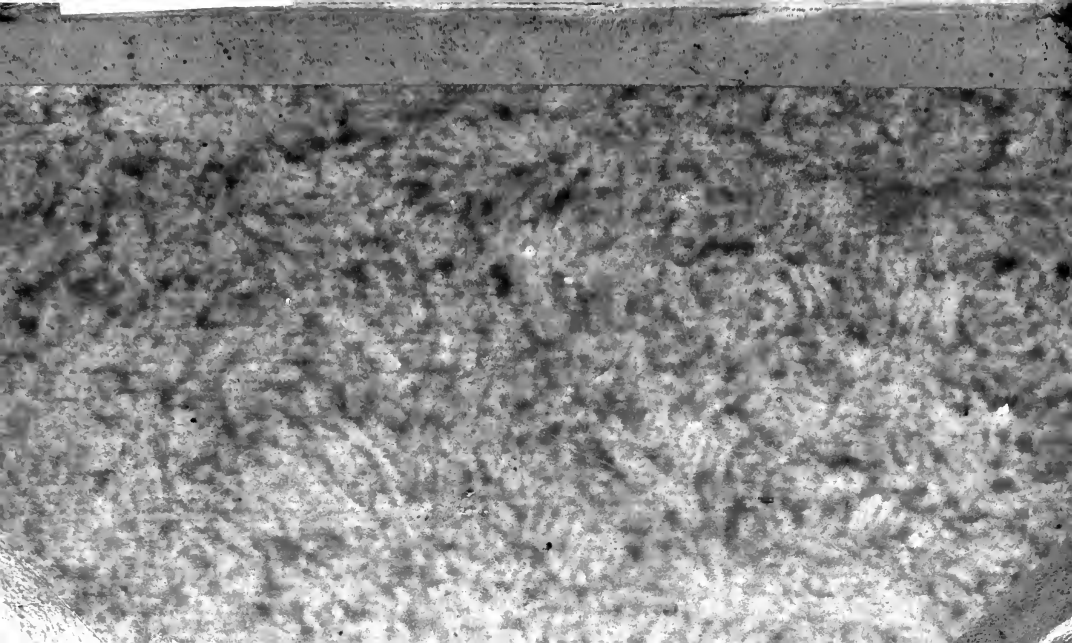


203

Ex Libris

Dessiné et *Gravé par pierron.*

MICHEL DE RUITER

VIE

DE

MICHEL DE RUITER,

LIEUTENANT-AMIRAL-GÉNÉRAL DE HOLLANDE ET DE WEST-FRISE.

Par M. RICHER, Auteur de pluſieurs Ouvrages de Littérature.

TOME PREMIER.

Prix 3 liv. les deux volumes brochés.

A PARIS,

Chez BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près S. Ives.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

7f. 2 vol.

Errata pour la vie du Maréchal de Tourville.

Pag. 18, *lig.* 11, Gaſſant de Clermont, *liſ.* Geſſan.

Pag. 370, *lig.* 9 & 10, Guillaume-Alexandre Gallard de Bearn de Breſſan, *liſ.* Guillaume-Alexandre de Galard-Bearn, Comte de Breſſac.

DT
136
R4P3
v.1
LIBRARY
MAY 18 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

AVANT-PROPOS.

RUITER se félicitoit d'être né Hollandois, & la Hollande se glorifioit de le compter au nombre de ses citoyens. Il parut dans un tems où cette Nation venoit de secouer un joug qui lui étoit d'autant plus odieux qu'on vouloit encore l'appesantir. Le desir de la liberté avoit armé tous les bras; développé les talens, excité l'émulation; tous les Officiers, tous les soldats mêmes étoient des Héros. Les Hollandois firent des exploits qui étonne-

rent l'Europe, le monde entier: ils forcerent un puiſſant Monarque à renoncer aux droits qu'il avoit ſur eux, parce qu'il ne pouvoit plus les exiger.

Cette République montra, dès ſon berceau, le degré de puiſſance auquel elle pouvoit s'élever: malgré les embarras de la guerre, les dépenſes énormes qu'elle étoit obligée de faire, elle s'occupa du commerce; établit une Compagnie des Indes Orientales, & en tira des ſommes qui la dédommagerent amplement de celles que la guerre lui coûtoit.

C'étoit ſa deſtinée de ne voir ſa liberté ſolidement établie, qu'après avoir eſſuyé des troubles intérieurs & ſoutenu la guerre contre les plus formidables Puiſſances de l'Europe : mais, ce qui ſembloit annoncer ſa ruine ſervoit à ſa conſervation & à ſa gloire. La néceſſité de ſe défendre tenoit les Hollandois ſans ceſſe ſous les armes. Bientôt ils furent en état d'attaquer, & étendirent leur domination dans les quatre parties du monde ; établirent des Colonies à Batavia, à Malaca, dans l'île de Ceilan, à Paliacate, dans les

Moluques, ſur la côte de Coromandel, &c. au Cap de Bonne-Eſpérance, ſur la côte de Guinée, dans pluſieurs îles de l'Amérique Méridionale. Dédaignant le faſte, ne s'occupant que du commerce, ils ſont devenus le peuple le plus opulent de l'Europe.

Ils ont hérité de la valeur de leurs ancêtres : les anciens appelloient Bataves les peuples qui habitoient le pays qu'on nomme aujourd'hui Hollande. Jules-Céſar fit alliance avec eux, & s'en ſervit utilement contre les Gaulois. Les Empereurs Romains les employoient

dans toutes les expéditions importantes qu'ils entreprenoient. Leur Cavalerie paſſoit pour la meilleure de ce tems, & leur Infanterie combattoit avec une intrépidité extraordinaire. Les Romains, enfin, avoient une ſi haute idée du courage de ces peuples, qu'ils chercherent plutôt les moyens de gagner leur amitié que de les ſubjuguer: ils leur donnerent le titre d'alliés de l'Empire.

Lorſque les Francs furent établis dans les Gaules, ils ſoumirent les Bataves. Sous la ſeconde race des Rois de

France, les Officiers de la Couronne & les grands Seigneurs ſe rendirent Souverains dans les pays qu'ils gouvernoient. Alors les Provinces des Pays-Bas eſſuyerent diverſes révolutions : ſouvent elles furent ſéparées & quelquefois réunies ſous la domination d'un ſeul Prince. Ces Souverains n'avoient point un pouvoir abſolu : ils étoient ſeulement les chefs d'un peuple libre. Ce pays paſſa enfin ſous la domination des derniers Ducs de Bourgogne. Philippe le Hardi devint Souverain de la Flandre & du Brabant par ſon

mariage avec Marguerite de Flandre. En 1438, Philippe le Bon hérita de la Hollande & du Haynaut, par la mort de Jacqueline de Baviere. En 1477, Marie, fille de Charles le Hardi, & unique héritiere de la Maiſon de Bourgogne, porta cette riche ſucceſſion dans la Maiſon d'Autriche, par ſon mariage avec Maximilien I, ayeul de Charles-Quint. Ce Prince joignit à ces Provinces celles d'Utrecht, d'Overiſel, de Friſe, de Groningue & de Gueldre.

Ces divers changemens de Souverains n'affoiblirent point

l'amour que les Bataves ont toujours conſervé pour la liberté : ils voulurent être gouvernés ſelon leurs anciennes loix. La Nobleſſe & le peuple compoſoient les Etats de chaque Province ; ils regloient les ſommes qu'on devoit donner au Souverain, & décidoient ſur les affaires importantes. La Nobleſſe avoit la principale direction de ces aſſemblées ; mais le peuple y donnoit auſſi ſa voix. Le Souverain avoit trois Conſeils ; le premier étoit le Conſeil d'Etat, compoſé des Nobles & des perſonnes les plus diſtinguées

parmi la Bourgeoiſie : on y regloit les affaires générales des Provinces; le ſecond étoit le Conſeil des Finances ; il regloit l'adminiſtration des biens du Prince, & des ſommes que chaque Province lui accordoit; enfin le Conſeil Privé qui délibéroit ſur les affaires purement dépendantes de l'autorité du Prince, & pour prendre des réſolutions ſur ſes deſſeins particuliers.

Maximilien trouva beaucoup de réſiſtance, lorſqu'après la mort de Marie de Bourgogne, ſa femme, il voulut exercer un pouvoir

arbitraire ſur ce pays. Philippe le Beau, ſon fils, ſe conduiſit avec beaucoup de douceur, & fut chéri par tous les Habitans des Pays-Bas. Charles d'Autriche, fils du dernier, fut obligé d'accepter un tuteur que les Etats lui donnerent pendant ſa minorité. Ce Prince, devenu Empereur, Roi d'Eſpagne, traita toujours avec ménagement les Habitans des Pays-Bas.

Philippe II, fils de Charles-Quint, avoit un caractere trop dur pour ſuivre la politique de ſon pere. Les Pays-Bas étoient dans un état très-floriſſant

avant qu'il en devînt Souverain. On y comptoit plus de trois cens cinquante villes environnées de murailles, ſix mille trois cens bourgs très-conſidérables & remplis par un nombre prodigieux d'Habitans, qui ſembloient également nés pour le commerce, la navigation & la guerre.

Pendant la guerre que Philippe avoit eue à ſoûtenir contre la France, il avoit fait entrer des troupes Caſtillanes dans les Pays-Bas. A la paix qui ſe fit en 1559, les Etats de ce pays lui préſenterent une Requête, pour le ſupplier de

les retirer ; mais il ne leur fit aucune réponſe & laiſſa les troupes. Cette conduite commença à indiſpoſer ces peuples. Les Edits rigoureux qu'il fit publier contre la nouvelle doctrine, l'érection de nouveaux Evêchés acheva d'aigrir les eſprits : on ſe perſuada qu'il vouloit établir en Flandre une Inquiſition encore plus rigoureuſe que celle d'Eſpagne.

Philippe donna le Gouvernement des Pays-Bas à Marguerite de Parme, fille naturelle de Charles-Quint, & nomma pour ſon conſeil le

Cardinal Granvelle, homme dur & impérieux. Il voulut prendre une autorité abſolue, & établir l'Inquiſition. Guillaume, Prince d'Orange, les Comtes d'Egmont & de Horn, les Marquis de Bergues & de Montigny ſe liguerent contre ce Miniſtre, & Philippe fut obligé de le rappeller: mais ce Prince perſiſta à vouloir établir l'Inquiſition dans ce pays, & faire exécuter les Edits rigoureux qu'il avoit portés contre les nouvelles Religions. On crut que ſon intention étoit de faire périr tous ceux qui ne

faiſoient pas profeſſion de la Religion Romaine. Le peuple s'attroupa, prit les armes, pilla les Egliſes, briſa les images.

Le Roi d'Eſpagne envoya le Duc d'Albe dans les Pays-Bas, à la tête d'un corps de troupes de dix mille hommes, avec un pouvoir illimité. Il y arriva vers le commencement de l'année 1568; commença par établir un Conſeil qu'on nomma *le Conſeil de Sang*; fit trancher la tête à tous ceux qui furent accuſés d'avoir eu part aux troubles.

Pendant ce tems Guillaume,

Prince d'Orange, levoit des troupes en Allemagne. Il les partagea en deux corps; donna le commandement d'un à Louis, ſon frere, qui entra dans la Friſe, où il battit le Comte d'Aremberg; ſe mit à la tête de l'autre, paſſa dans le Brabant: mais le Duc d'Albe marcha à ſa rencontre & le força de ſe retirer. Le vainqueur voulut exiger des contributions exorbitantes: pluſieurs villes ſe révolterent; le Prince d'Orange revint avec de nouvelles troupes; les rébelles le prirent pour leur chef; lui prêterent ſerment de

fidélité. Le Duc d'Albe aſſiégea pluſieurs villes révoltées ; prit Nearden & Harlem, y commit des cruautés qui acheverent de rendre la domination de Philippe II odieuſe dans les Pays-Bas. Les mécontens ſe rendirent en foule ſous les drapeaux du Prince d'Orange : il remporta quelques avantages ſur Dom Juan d'Autriche qui avoit ſuccédé au Prince d'Albe ; forma l'*Union d'Utrecht* dans laquelle entrerent les Provinces de Gueldre, de Zutphen, de Hollande, de Zélande, d'Utrecht, de Friſe, d'Overiſſel & de Groningue.

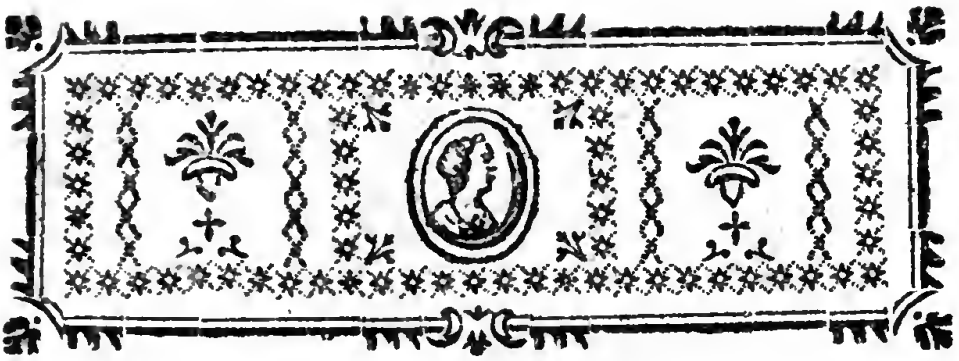
Elle

Elle fut ſignée le 23 janvier 1579. Cette union eſt la baſe fondamentale de la République de Hollande. Le Roi d'Eſpagne fit encore des efforts pour faire rentrer la Hollande ſous ſa domination ; mais ils furent inutiles ; ſon ſucceſſeur reconnut enfin les Hollandois comme une Nation libre & indépendante.

Ils préſumerent alors, peut-être, trop de leurs forces ; eurent l'imprudence de mécontenter la France & l'Angleterre ; s'attirerent une guerre qui penſa leur devenir funeſte ; mais, ce qui ſembloit

devoir faire leur perte fit leur conſervation. La force de leurs ennemis fit trembler toutes les Puiſſances de l'Europe : elles ſe liguerent conrr'eux, & l'on vit un contraſte ſingulier. Peu d'années auparavant la France & l'Angleterre s'étoient réunies contre la Maiſon d'Autriche en faveur de la Hollande ; alors cette Maiſon ſe ligua contr'elles, pour défendre la Hollande. Ce fut dans cette guerre que le Héros dont nous préſentons la Vie déploya ſes principaux talens pour la Marine.

VIE



VIE

DE

MICHEL RUITER.

RUITER a rempli le monde de ſon nom, & prouvé qu'il naît des Héros ſous le chaume comme ſous les lambris dorés.

(*) Ses ancêtres étoient originaires de Berg-op-zoom, ville du

---

(*) Vie de Michel Ruiter, Lieutenant-Amiral Général de Hollande & de Oüeſt-Friſe, par Gérard Brandt, in-fol. à Amſterdam, 1698, chez P. & J. Blaert.

Brabant Hollandois. Son ayeul ; nommé Michel, avoit ſervi en qualité de ſoldat, dans le tems que la Hollande combattoit pour ſa liberté ; contre Philippe II, Roi d'Eſpagne. Il quitta le ſervice ; ſe maria ; loua une terre dans un village appellé Goot & ſitué près de Berg-op-zoom; s'y retira avec ſa femme & un fils unique. Il y vivoit tranquillement du fruit de ſon travail ; mais un malheur inattendu le précipita dans la plus affreuſe miſere. Des cavaliers paſſerent par ſon village, lui enleverent deux chevaux qui lui ſervoient à cultiver ſa métairie. Il alla ſe plaindre aux Officiers : il étoit pauvre, mal vêtu ; ils ne daignerent pas l'écouter. Le malheur lui inſpira de la ruſe, lui donna de la hardieſſe : il chercha l'endroit où les cavaliers

avoient mis ſes chevaux à paître, le découvrit, les enleva pendant la nuit, les conduiſit dans un lieu écarté, pour les dérober aux recherches des cavaliers. Ceux-ci ne les trouvant pas le lendemain, ſe douterent de ce qui étoit arrivé, allerent à la maiſon de Michel pour les reprendre; voyant qu'ils n'y étoient pas, ils y mirent le feu. Le mari & la femme ſe hâterent de ſortir: dans leur premier trouble, ils oublierent leur enfant. La tendreſſe maternelle avertit bientôt la mere: elle ſe ſouvient que ſon fils eſt couché dans un grenier qui ſert de chambre à la maiſon; s'élance au milieu des flammes; va le chercher, le jette par la fenêtre ſur une couverture que tendent ſon mari & une ſervante; ſe précipite après lui: ni la mere, ni l'enfant ne ſont bleſſés.

Voilà de quelle maniere fut ſauvé le pere du grand Ruiter : il ſe nommoit Adrien.

L'infortuné Michel ſe rendit à Berg-op-zoom avec ſa femme qui tenoit ſon enfant entre ſes bras. Ils trouverent des hommes ſenſibles qui leur fournirent les ſecours les plus preſſans & les moyens de gagner leur vie. Lorſque leur fils fut en état de travailler, il alla à Fleſſingue, ville de la Zélande; prit l'état de matelot, enſuite de porteur de bierre ; épouſa Alida Jans, dont il eut cinq garçons & ſix filles. Celui dont nous allons donner la vie étoit le quatrieme garçon. Il naquit le 24 mars 1607, à huit heures du matin ; on le nomma Michel comme ſon ayeul paternel, & on lui donna le ſurnom de Ruiter que portoit ſon ayeul maternel : il le

conſerva toujours. Dès ſa jeuneſſe, il annonça ce qu'il ſeroit un jour : tous ceux avec leſquels il alloit à l'école redoutoient ſa force & ſon adreſſe. Un jour qu'on raccommodoit le clocher le plus élevé de Fleſſingue, il y monta ; quitta l'échaffaud ; grimpa juſqu'à la pointe, s'aſſit deſſus : tous ceux qui le virent d'en bas frémirent. Les ouvriers, qui ne l'avoient pas vu monter, ôterent l'échaffaud & les échelles, ſans l'avertir : on le crut perdu ; mais ſon ſang froid & ſon adreſſe le ſauverent. Il briſa quelques ardoiſes avec les talons de ſes ſouliers, ſe fit un paſſage & deſcendit. Alors la crainte de ceux qui le voyoient ſe changea en étonnement & en admiration. Tout le monde ſe répétoit dans Fleſſingue ce que le jeune Ruiter venoit de faire,

& aſſuroit que ce ſeroit un excellent matelot.

Lorſqu'il fut en âge de travailler pour gagner ſa vie, ſon pere le mit à filer des cordes dans une corderie. Il travailloit avec tant d'activité qu'il gagnoit ſix ſous par jour, ſomme alors conſidérable pour cet état. Lorſqu'il fut parvenu au grade de Lieutenant-Amiral, il diſoit lui-même qu'il avoit été garçon Cordier à ſix ſous par jour. Il étoit ſi vif & ſi bouillant qu'il avoit ſouvent diſpute avec ſes camarades : le maître Cordier le renvoya. Alors il forma le projet de ſervir ſur mer ; alla trouver un Contre-Maître qui le prit à ſon ſervice & l'embarqua avec lui le 26 décembre 1618. Ruiter n'avoit alors qu'onze ans. Il montra tant de hardieſſe & d'adreſſe en même-tems,

qu'on le mit au rang des matelots, & on lui en donna la paye.

Spinola, Général des troupes Eſpagnoles, après avoir pris Juiliers, alla camper devant Berg-op-zoom en 1622. Les Etats Généraux, connoiſſant de quelle importance il étoit pour eux de conſerver cette derniere ville, ſe hâterent d'y envoyer du ſecours par mer avec les meilleurs canoniers qui étoient dans les vaiſſeaux. Ce qui eſt étonnant, c'eſt que Ruiter, qui n'avoit encore que quinze ans fut du nombre; reçut la paye entiere de canonier, & donna à ce ſiége de grandes preuves de courage & d'adreſſe. Le Duc de Brunſwic & Mansfeld ayant amené des troupes au ſecours des Etats, Spinola fut obligé de lever le ſiége.

Après cette expédition, Ruiter

retourna ſur les vaiſſeaux avec ſes camarades. Il ne tarda pas à obtenir la place de *Boſſeman* (*). Dans un combat qui ſe livra entre un vaiſſeau Eſpagnol & celui qu'il montoit, il ſauta un des premiers à l'abordage & fut dangereuſement bleſſé à la tête d'un coup d'eſponton. Quelque tems après, ſon vaiſſeau fut pris par les Eſpagnols: mais lorſque Ruiter fut à terre, il trouva moyen de s'échapper. Se voyant dénué de tout, il fut obligé de mendier ſon pain; traverſa la France, arriva dans ſa Patrie, accablé de fatigue & de miſere. Il ſe mit ſur un vaiſſeau marchand;

(*) C'eſt un Officier qui a ſoin des ancres & des cordages; de lever les amures, de boſſer les cordages, & de les mettre ſur des piéces de bois deſtinées à les recevoir.

s'appliqua à connoître l'art de la navigation.

En 1631 il épouſa Marie Velters de Grypskerke : mais elle mourut au bout de dix mois en couche d'une fille qui mourut auſſi. Ce fut, à peu-près dans ce tems qu'il fut élevé au grade de Pilote, & fit, en cette qualité, pluſieurs voyages ; alla au Groenland, à la Terre Magellanique qui eſt à la pointe méridionale de l'Amérique, proche le détroit de le Maire, où il arriva en 1635. Pendant qu'il y étoit, quantité de vaiſſeaux y furent pouſſés par une terrible tempête qui les endommagea tous, & les mit dans un très-grand danger. Ruiter eut l'adreſſe de faire entrer le ſien dans une baye où il n'eſſuya aucun dommage : mais peu de tems après il fut auſſi battu par

une tempête qui briſa ſes mâts, déchira ſes voiles : on ne le ſauva que par une eſpece de miracle.

Ruiter retourna en Hollande, épouſa l'an 1636, en ſecondes noces, Cornélie Engels, née à Fleſſingue. L'année ſuivante, pluſieurs marchands équipperent deux vaiſſeaux pour croiſer ſur les Dunkerquois; confierent le commandement d'un des deux à Ruiter, l'autre à Juſte Van-Sluis. Ruiter prit un vaiſſeau Dunkerquois & un Hambourgeois qui vouloient paſſer en contrebande les marchandiſes qu'ils portoient. Le partage de ces deux priſes occaſionna beaucoup de diſputes entre les équipages des deux vaiſſeaux. Les matelots de Ruiter prétendoient que tout leur appartenoit ; ceux de Van-Sluis vouloient en avoir leur part : Ruiter

jugea en faveur des derniers, parce qu'on étoit convenu de ce partage avant de mettre à la voile. Son équipage ſe mutina au point qu'il fut obligé de retourner à terre. Il eut l'adreſſe d'éviter treize vaiſſeaux de Dunkerque qui mirent tout en uſage pour le prendre.

Pendant les années 1638, 1639, 1640 & 1641, il alla pluſieurs fois au Bréſil, paſſa aux Antilles, y fit un trafic très-avantageux. Dans le cours de ces voyages, il examinoit les côtes avec ſoin & cherchoit toujours à ſe perfectionner dans la navigation. Il découvrit pluſieurs erreurs dans les cartes ordinaires & les marqua ſur ſon journal.

Les Portugais s'étant révoltés le 1 décembre 1640 contre l'Eſpagne, & ayant proclamé Roi le Duc de

Bragance, ſous le nom de Jean I, les Etats Généraux crurent que leur intérêt demandoit qu'ils fiſſent alliance avec eux & leur prêtaſſent du ſecours. Ils s'engagerent par un traité à leur fournir une flotte de vingt vaiſſeaux de guerre, pourvue de toutes les munitions néceſſaires, & confierent au Prince d'Orange le ſoin de choiſir les Officiers. Il nomma Gyſels Amiral, &, ſur le témoignage qu'on rendit à ce Prince de la capacité de Ruiter, il le fit Capitaine du vaiſſeau le *Liévre* & Contre-Amiral de toute la flotte; lui en fit délivrer les proviſions.

Ruiter partit de Fleſſingue le 28 juillet 1641 avec une partie de la flotte, & fut joint le 15 août ſuivant par l'Amiral & le Vice-Amiral qui conduiſoient le reſte. La flotte ne put

doubler le Cap de Montégo en Portugal, que le 19 ſeptembre, parce que le vent lui fut contraire. Elle continua ſa route, arriva le lendemain à un quart de lieue de Lisbonne. Quelques jours après elle fit voile vers S. Lucar, d'où elle envoya quelques vaiſſeaux à Cadix pour reconnoître la flotte d'Eſpagne qui y étoit à l'ancre. Ils y trouverent vingt-quatre vaiſſeaux tant grands que petits, en rendirent compte à l'Amiral qui jugea à propos d'aller au Cap S. Vincent, où il eſpéroit trouver les flottes de Portugal & de France combinées. Il y arriva le 4 de novembre, &, au lieu de l'armée Portugaiſe, il rencontra celle d'Eſpagne, qui, comme nous venons de le dire, étoit compoſée de vingt-quatre vaiſſeaux. Il réſolut de l'attaquer, quoiqu'il n'en

eût que vingt. Le combat commença à huit heures du matin & dura juſqu'à deux heures après midi, que les deux flottes ſe ſéparerent. Les Hollandois y perdirent deux vaiſſeaux, dont l'un fut pris par les Eſpagnols, l'autre coulé à fond. Ruiter donna dans cette action les plus grandes preuves de courage & de capacité. Il alloit avec une intrépidité incroyable au ſecours de tous ceux qu'il voyoit en danger, & en écartoit les ennemis. Son vaiſſeau avoit tant reçu de coups de canon qu'il étoit tout criblé. Du côté des Eſpagnols il y eut deux vaiſſeaux coulés à fond, & onze cens hommes tant tués que bleſſés.

La flotte Hollandoiſe alla mouiller dans la riviere de Lisbonne, pour radouber les vaiſſeaux endommagés. Le Roi de Portugal lui envoya des

rafraîchiſſemens, & fit préſenter par le Conſul de Hollande, à chaque Capitaine une chaîne d'or de la valeur de 150 liv. & à ces chaînes pendoit une médaille ſur laquelle étoit ſon buſte.

Les Hollandois mirent à la voile le 8 janvier 1642 pour retourner dans leur pays; mais ils n'arriverent que le 21 à Fleſſingue, parce qu'ils furent continuellement battus par la tempête. Depuis ce moment les Etats Généraux ne ſongerent plus à faire d'expéditions maritimes contre les Eſpagnols. Ruiter reprit le commandement d'un vaiſſeau marchand qui appartenoit aux ſieurs Lampſens & qu'il avoit déjà monté: mais, comme la paix n'étoit pas encore conclue entre l'Eſpagne & la Hollande, il eut ſoin de mettre ſur ce vaiſſeau autant de canons qu'il en pouvoit

porter, pour ſe défendre en cas d'attaque. Dans l'année 1643 qu'il faiſoit un voyage en Amérique, il rencontra un vaiſſeau de guerre Eſpagnol; chercha à l'éviter; mais le vaiſſeau Eſpagnol le joignit; lui lâcha toute ſa bordée, eſpérant le couler bas. Ruiter ſe défendit avec tant de courage, de promptitude & d'adreſſe, qu'il coula l'Eſpagnol bas. Alors il donna autant de preuves de ſon humanité, qu'il venoit d'en donner de ſa valeur. Il mit tout en uſage pour ſauver l'équipage; parvint à en réchapper une grande partie. Il dit au Capitaine qui étoit du nombre de ceux à qui il venoit de conſerver la vie: *M'auriez-vous traité de la méme maniere, avec mes gens, ſi vous euſſiez fait périr mon vaiſſeau?* Le Capitaine lui répondit: *Mon in-*

tention étoit de vous faire tous noyer. Ruiter, juſtement indigné d'une réponſe ſi inſolente & ſi imprudente, ordonna qu'on jettât tous les Eſpagnols dans l'eau. On ſe mit auſſi-tôt en devoir d'exécuter cet ordre. Le Capitaine Eſpagnol demanda grace, & Ruiter la lui accorda facilement. Dans un voyage qu'il faiſoit à Salé, on l'avertit que cinq vaiſſeaux Algériens l'attendoient avec le deſſein d'enlever le ſien. Il continua ſa route, & arriva ſur le ſoir à la vue des Algériens. Il y paſſa la nuit; ſe prépara au combat dès la pointe du jour; n'attendit pas qu'on vînt l'attaquer: il s'élança ſur le plus fort des vaiſſeaux Turcs, lui lâcha ſa bordée. Cette intrépidité effraya le Turc qui recula; tomba ſur un autre vaiſſeau; s'embarraſſa tellement avec lui qu'ils

furent forcés de fuir tous les deux. Ruiter revira ſur un troiſiéme, lui lâcha ſa ſeconde bordée & le força de ſe retirer; tint les deux autres en reſpect, & arriva ſans aucun accident à la rade de Salé. Les habitans de cette ville, qui voyoient ce combat de deſſus les murailles, admirerent le courage & l'habileté de Ruiter: ils le reçurent comme en triomphe; le conduiſirent à cheval par toute la ville; forcerent les cinq Capitaines Corſaires qu'il avoit battus, de le ſuivre à pié, & leur firent toutes ſortes d'inſultes.

En retournant de France en Hollande, il eſcorta pluſieurs autres vaiſſeaux marchands; jetta l'ancre à Wicht & s'y arrêta quelque tems avec les autres vaiſſeaux, pour éviter les Armateurs de Dunkerque qui parcouroient ces parages. Dunkerque

appartenoit alors à l'Eſpagne. Ruiter, voyant que les vents étoient favorables & que l'hiver approchoit, réſolut de continuer ſa route & de braver les dangers. Les autres Capitaines blâmerent ſa témérité & refuſerent de l'accompagner. Il perſiſta dans ſon deſſein, &, pour réuſſir, imagina ce moyen. Parmi ſes proviſions il ſe trouva de vieux beurre d'Irlande qui étoit gâté: il en fit frotter tout le dehors de ſon vaiſſeau, les manœuvres, quelques endroits du dedans, & mit à la voile. Un Armateur de Dunkerque l'attaqua ſur ſa route & en vint à l'abordage: mais le beurre avoit rendu le pont ſi gliſſant que les ennemis ne pouvoient ſe tenir deſſus; ils tomboient les uns ſur les autres: on en tua une très-grande quantité, & le reſte ſe hâta de repaſſer

ſur ſon bord. Ruiter continua tranquillement ſa route ; arriva à Fleſſingue ; jetta la joie parmi les marchands intéreſſés ſur ſon vaiſſeau. Tout le monde admira ſa ruſe.

Peu de tems après il monta un vaiſſeau qui n'avoit que dix-ſept hommes d'équipage & quelques piéces de canon : il apperçut un Corſaire de Dunkerque monté de cent-vingt hommes, de plus de vingt piéces de canon, & qui emmenoit une priſe aſſez riche. Il réſolut de l'intimider, de s'emparer de la priſe ; déploya toutes ſes voiles, comme s'il eut voulu aller deſſus. Son projet réuſſit : le Dunkerquois le prit pour un vaiſſeau de guerre ; lâcha ſa priſe pour ſe ſauver plus vîte. Ruiter s'approcha de la priſe ; mais il eut peur que le Dunkerquois, qui n'étoit pas encore

fort éloigné, ne reconnût ſa foibleſſe & ne vînt fondre ſur lui. Il fit tomber une partie de ſes voiles comme ſi elles ſe fuſſent rompues; s'arrêta pour paroître réparer ce déſordre & changea promptement de route avec la priſe, lorſqu'il vit le Dunkerquois plus éloigné. A peu de diſtance delà il découvrit d'autres Corſaires & ſe trouva fort embarraſſé; mais il apperçut, en même-tems, un navire de guerre de Zélande, le joignit; l'engagea à l'eſcorter, en promettant de partager la priſe avec lui.

En revenant de Salé, il rencontra pluſieurs Corſaires François qui l'arrêterent & voulurent s'emparer de ſon vaiſſeau. Il ſe fit conduire à bord de celui qui lui parut être le chef; lui dit qu'il trafiquoit ſous la protection des Etats Généraux qui étoient alliés

du Roi de France; que ce Monarque étoit trop équitable, pour ne pas punir ceux de ſes Sujets qui traiteroient ſes amis en ennemis. Cette fermeté étonna le Corſaire : il lui offrit à boire, but avec lui, le laiſſa partir & lui ſouhaita un heureux voyage.

Dans un autre tems, il tranſporta différentes marchandiſes à Salé, les expoſa en vente. Le *Sant* ou Souverain vit une piéce de drap d'Angleterre qui lui plut, la marchanda, en demanda le prix & en offrit un beaucoup au-deſſous de celui que Ruiter vouloit avoir. Ruiter dit qu'il ne pouvoit la donner à ce prix. Le Sant répondit qu'elle ne valoit pas davantage. *Il faut donc qu'elle me reſte*, reprit Ruiter. Le Sant dit : *Je veux l'avoir & je n'en donnerai que le prix que j'en offre.* — *Je ne puis donner*

au-deſſous de ſa valeur un bien qu'on m'a confié. Le Sant repliqua qu'il vouloit l'avoir & qu'on ſe hâtât de la lui céder. Ruiter, voyant qu'il s'échauffoit, lui dit qu'il aimoit mieux lui en faire préſent. *Quoi*, repliqua le Sant, *tu as le pouvoir de donner le bien qu'on t'a confié & tu n'as pas celui de le céder au prix qu'on t'en offre?— Je ne puis donner ce drap à ſi bas prix, ſans cauſer de préjudice à la vente de mes autres marchandiſes; mais je puis, ſans aucune conſéquence, en faire préſent, en cas de néceſſité, & pour éviter un plus grand mal.* Le Sant entra en colere, lui dit: *Sais-tu que je puis t'arrêter avec ton vaiſſeau & toute ſa charge?—Je le ſais; mais ſi tu le fais, tu annonceras à tout l'univers qu'on ne doit pas ſe fier à ta parole.*

Si je ſuis ton priſonnier, dis-moi quel prix tu veux mettre à ma rançon : je tâcherai de te le faire fournir. Alors la fureur du Sant éclata : il lui fit les menaces les plus terribles. Ruiter, le regardant avec un air de fierté, lui dit : *Si j'étois ſur mon vaiſſeau, tu ne me menacerois pas ainſi.* Le Sant paſſa dans une autre chambre, en grinçant les dents, en frappant du pié, & dit : *N'eſt-ce pas dommage qu'un tel homme ſoit Chrétien?* Ruiter, ſans paroître craindre les ſuites de cette ſcène, ſe plaignit hautement de la maniere dont on le traitoit, quoique le frere du Sant & pluſieurs Seigneurs fuſſent reſtés auprès de lui.

Une heure après, le Sant rentra ; demanda à Ruiter s'il vouloit enfin lui donner ce drap au prix qu'il lui en

en offroit. Voyant qu'il perſiſtoit à le refuſer, il dit à ceux qui étoient préſens : *Vous voyez combien ce Chrétien eſt fidele à ſes maîtres : le ſeriez-vous autant aux vôtres ſi l'occaſion s'en préſentoit ?* Il ouvrit enſuite ſa robe & l'habit de Ruiter, prit une de ſes mains, la mit ſur ſon eſtomac ; plaça la ſienne ſur celui de Ruiter, pour lui marquer qu'il lui accordoit ſon eſtime & ſon amitié ; ordonna qu'on ne lui fît aucun tort ; même qu'on lui prêtât tous les ſecours dont il pourroit avoir beſoin dans ſes Etats. Depuis ce tems les Maures le prirent tellement en amitié, qu'ils ne vouloient plus trafiquer qu'avec lui, & il pouvoit aiſément faire deux voyages dans leur pays, tandis que les autres Négocians en faiſoient à peine un. Il profita des

bonnes diſpoſitions de ce peuple pour lui ; fit de fréquens voyages en Barbarie ; pénétra fort avant dans les terres & amaſſa des ſommes très-conſidérables. Il délivroit le plus qu'il pouvoit d'eſclaves Chrétiens ; ſe faiſoit rembourſer la rançon par ceux qui étoient en état de le faire, & en faiſoit préſent à ceux qui ne l'étoient pas. Dans un voyage, ſon vaiſſeau échoua devant Salé ; les Maures s'empreſſerent à recueillir ſes marchandiſes & à les faire ſécher, ſans vouloir recevoir aucun ſalaire de leurs peines. Il ne perdit pas la moindre choſe. Rebuté par les fatigues qu'il avoit eſſuyées & les périls auxquels il avoit été ſouvent expoſé, jouiſſant d'ailleurs d'une fortune aſſez conſidérable, il réſolut de quitter la mer & de paſſer le reſte de ſes jours dans la

tranquillité. D'ailleurs le Roi d'Eſpagne avoit conclu la paix avec les Hollandois en 1648 & les reconnoiſſoit comme une Nation entiérement libre, ſous le nom d'*Etats-Généraux*. Un autre motif l'excitoit encore à prendre ce parti : ſa ſeconde femme étant morte au mois de ſeptembre 1651, au commencement de l'année ſuivante, il épouſa en troiſiémes noces Anne Van-Gelder, veuve de Jean Pauluſzoon, Capitaine d'un vaiſſeau marchand & qui étoit mort à la Martinique. Cette femme, craignant qu'un pareil accident ne lui enlevât Ruiter, qu'elle aimoit tendrement, lui fit promettre qu'il ne retourneroit plus en mer : mais la guerre qui s'alluma entre la Hollande & l'Angleterre le força de manquer à ſa parole.

L'Angleterre venoit de donner au monde le ſpectacle le plus tragique & le plus étonnant qu'on eût encore vu : on avoit décapité le Roi Charles I ſur un échaffaud, & mis toute l'autorité entre les mains de Cromwell. On ne craignoit pas que la France & l'Eſpagne priſſent les intérêts de Charles II, fils de l'infortuné Charles I, ces deux Puiſſances étant occupées l'une contre l'autre ; mais on avoit de l'inquiétude du côté de la Hollande, à cauſe du grand crédit que la maiſon d'Orange, alliée des Rois d'Angleterre, avoit ſur les Etats-Généraux. Le Parlement d'Angleterre chercha les moyens de faire une alliance étroite avec la République de Hollande, lui envoya des Ambaſſadeurs avec un plein pouvoir ; mais on éluda, ſous divers prétextes, les

négociations qu'ils entamerent plusieurs fois : ils furent même insultés par le peuple, & ils s'en retournerent fort mécontens. Le Parlement d'Angleterre résolut de déclarer la guerre aux Etats-Généraux, & permit aux Armateurs de sa nation de prendre les vaisseaux Hollandois. Les Etats-Généraux envoyerent des Ambassadeurs à Londres pour faire des propositions de paix. Ce fut en vain ; les Anglois continuerent les actes d'hostilité contre leurs vaisseaux marchands. Les Etats-Généraux, se voyant forcés de faire la guerre, mirent une armée en mer ; en confierent le commandement à Martin Tromp, Lieutenant-Amiral. Il rencontra aux environs de Douvres la flotte Angloise commandée par Robert Black, Amiral d'Angleterre : ils se livrerent un combat

qui dura quatre heures & ne finit qu'à la nuit. Les Hollandois perdirent deux vaiſſeaux dans cette action.

Tromp eut ordre d'aller vers le Nord pour protéger la pêche aux harengs, qu'on regardoit alors comme un des meilleurs commerces des Provinces-Unies. Les Ambaſſadeurs qu'on avoit rappellés d'Angleterre rencontrerent Tromp en mer, l'avertirent que l'Amirai George Aſkue étoit aux Dunes avec vingt vaiſſeaux & qu'il ſeroit facile de le battre. Tromp goûta cet avis & partit ſur le champ pour le joindre; mais il ne put y réuſſir; une tempête furieuſe l'écarta de ſa route. Black s'étoit rendu dans le Nord avec la flotte qu'il commandoit: il profita de l'abſence de Tromp, guetta les bâtimens qui étoient allés à la pêche aux harengs,

les rencontra, tomba deſſus, en prit une partie avec pluſieurs petits bâtimens de guerre qui les eſcortoient & diſperſa le reſte. Tromp, informé de ce malheur, ſe propoſa de joindre Black; mais une autre tempête l'en empêcha encore; diſperſa ſa flotte & fit périr quelques-uns de ſes vaiſſeaux. On murmura beaucoup en Hollande contre Tromp: on le rendit reſponſable des accidens dont il n'avoit pu être le maître, & on voulut lui faire ſon procès; mais cela n'eut pas de ſuite.

Les Etats-Généraux réſolurent de remettre en mer une nouvelle armée pour protéger le commerce; de l'aſſembler à Wielingen & d'en confier le commandement à quelqu'un dont l'expérience & la capacité fuſſent connues: on jetta les yeux ſur Ruiter:

il refuſa, dit que ſon intention étoit de paſſer le reſte de ſes jours dans la tranquillité & de ne plus s'expoſer aux haſards de la mer. On lui fit tant d'inſtances qu'il conſentit enfin à prendre le commandement de la nouvelle flotte qui étoit compoſée de vingt-deux vaiſſeaux de guerre & de ſix brûlots. Il monta le *Neptune* de vingt-huit piéces de canon & de cent trente-quatre hommes d'équipage; partit au mois d'août 1652; alla vers le pas de Calais, pour attendre & eſcorter une flotte marchande qui devoit y paſſer. Deux petits vaiſſeaux Hollandois le rencontrerent & l'avertirent qu'ils avoient apperçu la flotte d'Angleterre entre Wicht & Portland; qu'elle étoit compoſée de quarante vaiſſeaux de guerre, entre leſquels il y en avoit douze du premier

rang, deux du ſecond, le reſte du quatriéme, & cinq brûlots.

Il ſe hâta d'en inſtruire le Conſeil de l'Amirauté de Zélande & lui demanda du renfort. Le 21 août, il fut joint, près de Gravelines, par huit vaiſſeaux de guerre, trois galiottes, & ſoixante vaiſſeaux marchands. Sa flotte ne ſe trouva cependant compoſée que de trente vaiſſeaux & ſix brûlots; ainſi elle étoit beaucoup inférieure à celle des ennemis: d'ailleurs il étoit encore embarraſſé pour garder les vaiſſeaux marchands dont les Anglois comptoient s'emparer. Le 26 août, il prit ſa route par le canal en côtoyant la France juſqu'à la hauteur de Plimouth, découvrit à deux heures après midi la flotte Angloiſe commandée par l'Amiral Askue. Malgré l'inégalité de ſes forces

il réſolut de l'attaquer ; ſe mit en ordre de bataille, diviſa ſa flotte en trois eſcadres, prit le commandement d'une ; confia celui des deux autres à des Capitaines expérimentés ; mit deux brûlots à chaque eſcadre ; les vaiſſeaux marchands qui n'étoient pas en état de ſe défendre furent diviſés entre les eſcadres & ceux qui pouvoient faire quelque réſiſtance eurent ordre de ſe ranger auprès d'eux. Dans cet état il fit gouverner ſur Askue ; l'attaqua à quatre heures après midi. Le combat devint terrible. Ruiter, dont l'eſcadre faiſoit le corps de bataille, paſſa deux fois au travers de l'armée ennemie. Pour donner l'exemple aux Officiers & aux matelots, il s'expoſoit aux plus grands périls. On le vit, pendant un aſſez long eſpace de tems, au milieu de la

flotte Angloiſe avec ſix vaiſſeaux ſeulement & eſſuyer tout ſon feu : ſon vaiſſeau tomba ſous le canon de l'Amiral & du Vice-Amiral ; mais il fit ſervir le ſien avec tant de promptitude & d'activité qu'il les écarta. Le combat dura juſqu'à huit heures du ſoir : la nuit le fit ceſſer. La flotte Angloiſe ſe retira vers le Nord. Ruiter ne la pourſuivit pas, parce que pluſieurs de ſes vaiſſeaux étoient fort incommodés, & qu'il vouloit mettre les navires marchands en ſûreté. Un des Capitaines Hollandois, nommé Donwe-Ankes, Friſon d'origine, fit une action qui mérite de tenir place dans l'hiſtoire de la Marine. Il montoit l'*Autriche*, un des vaiſſeaux des Indes Orientales qu'on avoit armé en guerre. Pendant le combat, il fut environné de pluſieurs vaiſſeaux

ennemis qui le preſſerent ſi vivement que ſes matelots perdirent courage & voulurent le forcer de ſe rendre. Il alluma une mêche, s'avança vers la ſoute aux poudres, leur dit: « Cette » mêche vous évitera la honte d'être » priſonniers: je vous jure que je vais » mettre le feu aux poudres, ſi j'en- » tends parler de ſe rendre ». La crainte d'une mort certaine excita les matelots; ils combattirent avec tant de vigueur, qu'ils coulerent à fond deux vaiſſeaux ſur leſquels il y avoit huit cens hommes d'équipage; en maltraiterent tellement un troiſiéme qu'il fut obligé de prendre la fuite. Donwe-Ankes parvint enfin à s'ouvrir un paſſage & rejoignit la flotte Hollandoiſe.

Ruiter ne perdit pas un ſeul vaiſſeau dans cette action. Il ne ſe trouva

ſur ſa flotte que cinquante à ſoixante morts & autant de bleſſés. Les Anglois perdirent trois vaiſſeaux & plus de treize cens hommes. On aſſure que ſi Ruiter eût eu le vent favorable, il auroit détruit toute leur flotte. Il ſe hâta, pendant la nuit, de faire raccommoder ſes mâts, ſes voiles & ſes autres manœuvres; fit allumer trois fanaux ſur tous ſes vaiſſeaux, afin qu'on les diſtinguât de ceux des ennemis. Le matin, voyant que la flotte Angloiſe s'étoit éloignée de la ſienne, il avança ſur elle pour lui livrer encore combat; mais elle prit la fuite. Ruiter fit venir tous les Capitaines à ſon bord, leur tint ce langage: « l'A-» miral Anglois s'eſt, ſans doute, » retiré à Plimouth, pour réparer le » dommage que ſes vaiſſeaux ont » eſſuyé dans le combat. Je ſerois

» d'avis que nous allaſſions tomber
» ſur lui à l'improviſte. Il ſe croit en
» ſûreté; tous ſes Officiers & ſes Ca-
» pitaines ſont deſcendus à terre: il
» nous ſera facile de détruire ſa flotte,
» avant qu'on ait ſongé à la défendre.
» Notre ſuccès nous annonce ceux
» qui doivent le ſuivre. Malgré l'in-
» fériorité du nombre, l'embarras
» que nous cauſoient nos vaiſſeaux
» marchands; enfin, malgré le déſa-
» vantage du vent, nous avons battu
» les Anglois, nous les avons mis en
» fuite. S'il y en a parmi vous qui
» n'aient pas fait leur devoir dans le
» combat, voilà l'occaſion de réparer
» leur honte, & de rendre à la Patrie
» un ſervice d'autant plus glorieux
» qu'en allant combattre les ennemis
» à Plimouth, nous la ferons triom-
» pher d'eux ſur leurs côtes mêmes,

» & leur ferons ſentir plus vivement » les effets de leur lâcheté. La juſtice » de la cauſe pour laquelle nous » combattons, votre courage me » font eſpérer que les ennemis ver- » ront briſer & brûler ſur leur rivage » le reſte de leurs vaiſſeaux qui eit » échappé à nos coups : partons ». Tous les Officiers approuverent ſon projet d'une voix unanime & conſentirent à le ſuivre ; mais le vent changea au moment qu'on alloit mettre à la voile & l'on fut obligé de reſter. Il n'appartenoit qu'à un grand homme tel que Ruiter, de former un projet auſſi beau & auſſi hardi. Cette victoire rendit le nom de Ruiter célébre dans toute l'Europe & couvrit Askue de honte.

Ruiter garda la mer tout le mois de décembre & croiſa dans le canal.

Ayant été informé que les Anglois avoient mis en mer une flotte formidable ſous le commandement de Black, il en donna avis à Leurs Hautes Puiſſances & demanda de prompts ſecours. On lui en envoya un de quarante-quatre vaiſſeaux, ſous la conduite du Vice-Amiral Corneliz de Wit qui le joignit le 2 octobre 1652, entre Dunkerque & Nieuport, & prit le commandement de toute la flotte qui ſe trouva alors de 64 vaiſſeaux, parce qu'on en envoya pluſieurs, qui étoient en mauvais état, ſe radouber, avec ordre aux Capitaines de les ramener ſi-tôt qu'ils ſeroient prêts. De Wit réſolut d'aller chercher Black qui étoit aux Dunes avec ſoixante-huit vaiſſeaux, & de lui livrer bataille: mais Black le prévint & tomba ſur lui le 8 octobre, vent

arriere; ne lui donna le tems ni de tenir conſeil de guerre, ni de rallier ſes vaiſſeaux qui avoient été écartés par la tempête. De Wit dépêcha promptement une galiotte pour aller à chaque bord exhorter les Capitaines à faire leur devoir. Le combat commença à trois heures après midi, à l'entrée du Pas de Calais. Ruiter commandoit l'avant-garde, de Wit le corps de bataille, & de Wildt l'arriere-garde. Les Anglois perdirent beaucoup de monde par les premieres bordées, & les Hollandois furent fort incommodés dans leurs manœuvres. Ruiter & de Wit furent ſi maltraités qu'ils pouvoient à peine gouverner. Le vaiſſeau de Ruiter reçut quatre coups à l'eau; le bout de ſa grande vergue fut emporté; peu après elle le fut toute entiere; ſon

grand hunier fut criblé; ſa grande voile fut briſée, auſſi-bien que les étagues & preſque tout le funin: il perdit un nombre très-conſidérable d'hommes. Pluſieurs Capitaines, à ſon exemple, combattirent fort courageuſement; mais d'autres ſe tinrent à l'écart. Cependant le combat dura juſqu'à la nuit, pendant laquelle les Anglois reçurent du renfort, & la flotte Hollandoiſe ſe trouva au jour affoiblie de près d'un tiers; pluſieurs Capitaines avoient profité des ténebres pour ſe retirer. Cependant de Wit vouloit recommencer le combat: il fit aſſembler le Conſeil. Ruiter lui dit qu'il y auroit de l'imprudence à combattre dans la conjoncture où l'on ſe trouvoit; que tous les vaiſſeaux étoient écartés, qu'on auroit beaucoup de peine à les raſſembler;

que pluſieurs étoient hors d'état de ſervir; que la plupart des matelots & des ſoldats étoient malades ou bleſſés; que la déſertion de pluſieurs Capitaines avoit conſidérablement affoibli la flotte; enfin que les forces de l'ennemi étoient augmentées. Son avis fut généralement approuvé, & la flotte reprit la route de Hollande. Celle d'Angleterre la ſuivit pendant quelque tems & la laiſſa enſuite aller tranquillement. On ſe propoſa de faire le procès aux Capitaines qui avoient abandonné la flotte; mais il s'en trouva parmi eux qui avoient des protecteurs puiſſans, & les autres furent épargnés avec eux.

Si-tôt que Ruiter fut arrivé en Hollande, il ſe rendit à Fleſſingue pour voir ſa famille; prit une nouvelle réſolution de ne plus aller ſur

mer & de vivre en paix. D'ailleurs il ſavoit que pluſieurs Capitaines, jaloux de voir qu'on l'avoit élevé avant eux aux premiers grades de la Marine, empruntoient le ſecours de la calomnie pour ternir ſa réputation : mais les principaux membres de l'Etat, qui connoiſſoient ſon mérite, le preſſerent ſi vivement de continuer à ſervir, qu'il leur promit de faire encore une campagne. On ſentit, en même-tems, qu'on avoit tort de ne pas employer un auſſi grand Capitaine que Martin Tromp ; on réſolut de lui donner le commandement de la flotte qu'on équippoit, & pour Officiers Généraux les plus habiles Marins qui étoient alors en Hollande ; Ruiter fut nommé un des premiers. Les Capitaines qui étoient jaloux de ſon élévation, lâcherent

contre lui pluſieurs propos outrageans. Un d'entr'eux alla ſi loin qu'il appella Ruiter en duel. Leurs Hautes Puiſſances en furent informées & ſe hâterent de faire écrire aux Officiers de l'Amirauté de Zélande de prendre connoiſſance de cette affaire le plus promptement poſſible ; de maintenir le Commandant Ruiter dans tous ſes droits, honneurs, prérogatives, & dans ſon autorité ; de pourvoir ſur le tout ainſi qu'il appartiendroit. Pour informer Ruiter de la délibération des Etats-Généraux, on lui envoya une copie de la dépêche. Peu après, l'Amirauté répondit à Leurs Hautes Puiſſances qu'à la vérité il y avoit eu quelques démêlés entre Ruiter & un Capitaine ; mais que cela n'avoit pas eu de ſuites & qu'ils s'étoient raccommodés. Ruiter eut la généroſité

de parler en faveur de ce Capitaine & de le juſtifier. Leurs Hautes Puiſſances arrêterent qu'on lui confieroit le commandement d'une eſcadre.

L'armée navale mit en mer au commencement de décembre 1652. Elle conſiſtoit en ſoixante-douze vaiſſeaux, pluſieurs petits bâtimens & quelques brûlots: mais tous ces vaiſſeaux de guerre n'étoient que des bâtimens marchands qui pouvoient à peine ſe défendre. Tromp étoit d'ailleurs chargé d'eſcorter, juſqu'au Cap Lézard, trois cens bâtimens marchands. Le 10 de décembre, il découvrit l'armée Angloiſe qui étoit tout près du rivage, entre Douvres & Floſton. Elle étoit commandée par l'Amiral Black. Les Hollandois allerent deſſus, & le combat commença auſſi tôt avec une vigueur égale de

part & d'autre. Ruiter & le Vice-Amiral Evertsz ſoutinrent, pendant quelque tems, tout l'effort de la flotte ennemie: Tromp vint à leur ſecours, les débarraſſa; ſe rendit maître d'un vaiſſeau ennemi de quarante-quatre canons: Evertsz en prit un de trente-ſix. Black plia à la fin & ſe retira vers la Tamiſe. Ruiter le pourſuivit quelque tems. Le lendemain du combat, Tromp conduiſit les vaiſſeaux marchands à leur deſtination. Il alla enſuite à S. Martin de Ré pour prendre & eſcorter cent cinquante vaiſſeaux marchands qui s'y étoient rendus de différens endroits. Vers la fin de février 1653, étant proche de Portland, il découvrit la flotte Angloiſe qui étoit encore commandée par l'Amiral Black; dirigea ſur elle; lui livra le combat: il devint furieux

& dura juſqu'à la nuit: le lendemain il recommença avec le même acharnement & ne finit encore qu'à la nuit. Enfin il recommença le ſurlendemain & dura à-peu-près autant de tems, avec le même acharnement, la même fureur. Chaque Officier, chaque ſoldat s'étoit armé de la haine de ſa nation contre l'autre: tous ceux qui compoſoient les deux armées étoient autant de lions que le carnage excitoit au carnage.

Après le coucher du ſoleil, Black, voyant que Tromp ſe préparoit à une quatriéme attaque, regagna les côtes d'Angleterre, & l'armée de Hollande continua ſa route. Elle perdit dans ces trois combats neuf vaiſſeaux de guerre, dont cinq furent brûlés ou coulés bas, & quatre furent pris; le nombre des morts fut de

de cinq à ſix cens, parmi leſquels il y avoit huit Capitaines. Les ennemis s'emparerent de vingt-quatre vaiſſeaux marchands qui s'étoient écartés de la flotte. Les Anglois perdirent plus de deux mille hommes, ſix vaiſſeaux & une grande quantité fut miſe hors d'état de ſervir.

Tromp rentra en Hollande couvert de gloire. Ruiter avoit donné dans les trois combats tant de marques de courage & de capacité, que Leurs Hautes-Puiſſances lui en marquerent publiquement leur ſatisfaction.

Malgré le délabrement où ſe trouvoit la marine Hollandoiſe, les Etats-Généraux donnerent ordre à Tromp de ſe remettre en mer au commencement de mai 1653 pour eſcorter deux cens vaiſſeaux marchands qui faiſoient

voile pour la France & l'Eſpagne par le Nord, en faiſant le tour de l'Angleterre & de l'Irlande, & de ramener, par le même chemin, la flotte qu'on attendoit de ces pays-là. Le Général Monk, qui commandoit l'armée d'Angleterre, fut averti du deſſein de Tromp & réſolut de lui livrer combat. Tromp eſcorta la flotte marchande juſqu'au-delà de la pointe de Hitlandt, & n'ayant point de nouvelles de la flotte qu'il devoit ramener, il alla au Texel. Cette flotte s'étoit écartée de la route ordinaire & étoit arrivée, ſans accident, dans les ports de Hollande.

Tromp eut encore ordre de mettre à la voile & de chercher les Anglois. Il diviſa ſa flotte en cinq eſcadres. Le 13 juillet, au matin, étant à la hauteur de Nieuport, il découvrit

l'armée ennemie au Nord-nord-eſt de la ſienne; auſſi-tôt il dirigea ſur elle. La flotte des Anglois étoit de cent voiles; celle des Hollandois de quatre-vingt-dix-huit, mais beaucoup plus foibles que ceux des Anglois. Monk diviſa ſon armée en trois eſcadres, dont une faiſoit le corps d'armée, & les deux autres formoient comme des ailes déployées : il vouloit enfermer les Hollandois dans une eſpece de demi-cercle. Tromp pénétra ſon deſſein & fit une ſi belle manœuvre qu'il l'empêcha de l'exécuter. Les deux Amiraux donnerent le ſignal du combat à onze heures du matin. Il devint furieux : Ruiter avec ſon eſcadre attaqua celle du Contre-Amiral Lauwſon; gagna le vent ſur lui; déſempara une partie de ſes vaiſſeaux. Les deux armées

furent couvertes, tout-à-coup, d'une fumée ſi épaiſſe, qu'elles ne ſe diſtinguoient plus. Si-tôt qu'elle fut diſſipée, elles recommencerent avec la même fureur & ne lâcherent priſe qu'à neuf heures du ſoir. Pendant la nuit, on tâcha de réparer, de part & d'autre, le déſordre qu'on avoit eſſuyé.

Le lendemain, à la pointe du jour, les deux armées ne ſe trouverent éloignées que d'une lieue: elles recommencerent le combat qui dura encore juſqu'à neuf heures du ſoir: les Hollandois ſe retirerent à petites voiles & mouillerent à minuit près d'Oſtende. Le 15, on découvrit les Anglois; mais Tromp, voyant que la plûpart de ſes vaiſſeaux, loin d'être en état de combattre, pouvoient à peine tenir la mer, qu'il manquoit

de poudre & de boulets, ſe retira derriere les bancs de Wielingen. Il ſe rendit à Fleſſingue avec tous les Officiers Généraux. Là ils ſignerent un mémoire, par lequel ils déclarerent à Leurs Hautes Puiſſances qu'ils compromettroient leur honneur, celui de la République, & ſes intérêts, s'ils ſervoient encore avec une flotte dans un auſſi mauvais état que l'étoit celle de Hollande; qu'il falloit, pour tenir tête aux Anglois, un plus grand nombre de vaiſſeaux; qu'ils fuſſent plus forts, & garnis de munitions de toutes eſpeces; enfin que les équipages fuſſent plus nombreux.

Dans les derniers combats, les Anglois avoient été beaucoup moins maltraités que les Hollandois. Ils avoient cependant perdu l'Amiral Déane qui étoit ſur le même vaiſſeau

que Monk & qui fut tué à côté de lui. Ce Général, craignant que la mort de ce brave Officier ne décourageât les matelots, étendit ſon manteau ſur ſon corps. Pluſieurs regarderent ſon malheur comme une punition de l'Etre ſuprême : il étoit un des Juges qui avoient condamné le Roi Charles I à mort.

Leurs Hautes Puiſſances donnerent les ordres néceſſaires pour faire conſtruire & équipper des vaiſſeaux dans les ports de Hollande. On y travailla avec tant de diligence qu'on fut en état au mois d'août 1653, de mettre en mer une flotte aſſez nombreuſe : mais une partie s'étoit aſſemblée au Texel, ſous les ordres du Vice-Amiral de Wit, & l'autre, qui étoit la plus nombreuſe, étoit dans les ports de Zélande ſous les ordres du

Général Tromp. Les Anglois croiſoient aux environs du Texel avec une flotte conſidérable, & il étoit difficile que les deux eſcadres Hollandoiſes ſe joigniſſent. Tromp mit enfin à la voile le 6 août avec quatre-vingt-dix voiles, dans l'intention d'attaquer la flotte Angloiſe, de paſſer au travers, de joindre de Wit, de revenir avec lui ſur les ennemis & de les forcer à quitter les côtes de Hollande. Le 8 au matin, il découvrit les Anglois; revira, afin de les attirer après lui au large & loin du Texel d'où de Wit pourroit alors ſortir & le joindre. Pluſieurs de ſes vaiſſeaux, moins bons voiliers que les autres, furent joints par pluſieurs frégates Angloiſes; Tromp alla à leur ſecours, & le combat commença ſur les quatre heures du ſoir. On ſe battit

avec un acharnement égal de part & d'autre, juſqu'à une heure après le coucher du ſoleil que les deux armées ſe ſéparerent, ſans que les Anglois euſſent remporté aucun avantage, quoiqu'ils fuſſent ſupérieurs en nombre : leur armée étoit compoſée d'environ cent vingt-cinq voiles. Tromp réuſſit dans ſon projet : le Vice-Amiral de Wit ſortit du Texel pendant le combat & le joignit le lendemain avec vingt-ſept vaiſſeaux de guerre & quatre brûlots. Tromp ſe voyant en force, avança ſur les Anglois. Le 10 août, ſur les ſept heures du matin, les deux flottes commencerent le combat devant la Meuſe. Tromp commandoit l'aile droite; Ruiter avoit la gauche; le Vice-Amiral Evertsz étoit au centre ; le Vice-Amiral de Wit commandoit l'arriere-garde.

Les Hollandois paſſerent d'abord au travers de l'armée ennemie & revirerent pour fondre ſur elle. Tromp avoit déjà pénétré juſqu'au milieu de la flotte Angloiſe ; il voulut ſortir de la dunette pour donner des ordres aux canonniers ; mais il reçut un coup de fuſil dans l'eſtomac. Il s'écria : *c'eſt fait de moi, pour vous prenez courage*, & expira. Le Capitaine du vaiſſeau fit ſignal pour avertir tous les autres Capitaines de venir tenir conſeil. Ils furent pénétrés de douleur en voyant le corps de leur Général étendu dans la dunette. On aſſure que Ruiter s'arrêta à le contempler ; qu'il dit : *Ah ! plût à Dieu que je fuſſe à ſa place : il étoit bien plus utile à la République que moi.* On ordonna au Capitaine de laiſſer le pavillon Amiral à ſon vaiſſeau, pour que les

ennemis & les autres Officiers de la flotte Hollandoiſe ignoraſſent le malheur qui venoit d'arriver. On donna le commandement de l'armée au Vice-Amiral Evertsz, & chacun retourna à ſon bord. Le deſir de venger la mort de leur Général excita les Hollandois au point qu'ils firent des prodiges de valeur. Ruiter, qui montoit l'*Agneau*, de quarante piéces de canon & de cent cinquante hommes d'équipage, s'élança dans les endroits les plus périlleux & fit un feu ſi terrible que les ennemis s'ouvroient pour le laiſſer paſſer : mais ils dirigeoient preſque tous leurs coups ſur lui : bientôt il perdit la plupart de ſon monde ; ſon mât de miſéne & ſon grand mât de hune furent renverſés ; il ſe trouva preſque dépourvu de munitions de guerre. Enfin ne pouvant

plus combattre, il ſe fit remorquer vers la Meuſe. Sur les quatre heures après midi, les deux armées ſe trouverent ſi fatiguées & ſi maltraitées qu'elles ſe ſéparerent. Les Hollandois rentrerent au Texel & les Anglois ſe retirerent dans leurs ports. Les Anglois avoient perdu huit vaiſſeaux, dont deux furent coulés à fond, un ſauta & cinq furent brûlés. Le nombre de leurs morts montoit à quatre cens entre leſquels il ſe trouvoit huit Capitaines; celui des bleſſés étoit de ſept cens, & preſque tous leurs vaiſſeaux étoient hors d'état de ſervir. Les Hollandois perdirent environ dix vaiſſeaux, douze cens hommes tant tués que bleſſés, & ſept cens que les Anglois emmenerent priſonniers. La mort du Lieutenant Amiral Tromp jetta la conſternation dans toute la

Hollande. Son corps fut porté à Delft, où les Etats-Généraux lui firent ériger un mauſolée.

Ruiter, qui, comme on l'a dit, s'étoit fait remorquer vers la Meuſe, fit réparer ſon vaiſſeau le plus promptement qu'il lui fut poſſible. Il y étoit encore, lorſque le Vice-Amiral Evertsz arriva dans une galiotte & paſſa ſur ſon bord avec un ordre qu'il lui apportoit de la part de Leurs Hautes Puiſſances de rejoindre promptement la flotte, pour aller eſcorter un nombre conſidérable de vaiſſeaux marchands qu'on attendoit de Norvége & de différens autres endroits : il exécuta ces ordres. Pendant qu'il y étoit occupé, Leurs Hautes Puiſſances firent une promotion dans la Marine & le nommerent Vice-Amiral de Hollande, ſous

le Collége de l'Amirauté d'Amſterdam. Il refuſa d'accepter cette dignité, parce qu'il conſervoit toujours le deſir de quitter le ſervice de mer : mais on lui fit tant d'inſtances qu'il l'accepta ; alla, avec ſa famille, s'établir à Amſterdam, où il paſſa depuis tout le tems qu'il n'étoit pas ſur mer.

L'Angleterre & la Hollande fatiguées de la guerre, conclurent la paix. Elle fut publiée le 6 de mai 1654 à Londres, & le 8 du même mois à la Haye. Alors les Hollandois ſongerent à rétablir leur commerce & à réparer les pertes qu'ils avoient faites pendant la guerre. Ils chargerent Ruiter d'aller avec cinq vaiſſeaux de guerre dans la Méditerranée pour eſcorter quelques navires marchands & en ramener d'autres dont on attendoit le retour. On lui ordonna

en même-tems de ſaluer les vaiſſeaux de guerre Anglois, à la maniere accoutumée; mais on lui défendit de ſouffrir aucune viſite de la part de ceux qu'il rencontreroit, de quelque nation qu'ils fuſſent. Cette défenſe regardoit particuliérement les Anglois : ils prétendoient avoir le droit de viſiter tous les vaiſſeaux. Dans ſa route il n'en rencontra aucun qui voulût ſe mettre en devoir de viſiter les ſiens. Etant arrivé à Cadix, &, voyant que les vaiſſeaux marchands qu'il devoit conduire en Hollande, n'étoient pas encore prêts à partir, il alla croiſer ſur la Méditerranée. Pendant qu'il y étoit, pluſieurs marchands Hollandois ſe rendirent à ſon bord; lui firent voir des lettres de Salé, par leſquelles on annonçoit que le Sant de cette ville traitoit les

Sujets de la République avec beaucoup de dureté, parce que le Contre-Amiral Tromp, fils du feu Lieutenant-Amiral, dont on a parlé, avoit pris, aux environs de Marmora, une flûte nommée le *Liévre*, qui étoit de Salé. Le Sant, piqué de cette insulte, avoit fait arrêter trois bâtimens d'Amsterdam qui étoient à Salé, & menaçoit de mettre dans les fers tous les équipages, si on ne rendoit la flûte avec ses marchandises. Ceux qui étoient prisonniers à Salé supplioient Ruiter de se rendre dans cette ville, espérant que le Sant & les principaux Officiers leur rendroient la liberté à la recommandation d'un homme auquel ils avoient autrefois marqué beaucoup d'égards. Ruiter avoit l'ame compatissante: il étoit toujours prêt à aller au secours des malheureux. Il

ſe hâta de partir & arriva à la rade de Salé le 10 octobre 1654. Le lendemain, il reçut une lettre de David de Vries, Conſul des Provinces-Unies à Salé. Il lui marquoit qu'il avoit cherché à appaiſer la colere du Sant; que le Contre-Amiral Tromp étoit venu, à ſa priere, devant Salé; avoit marqué au Sant qu'il s'étoit emparé du vaiſſeau le *Liévre*, parce qu'il l'avoit pris pour un Algérien; qu'il pouvoit d'ailleurs s'adreſſer à Leurs Hautes Puiſſances qui lui donneroient toute ſatisfaction. Le Conſul ajoutoit que le Sant avoit été peu ſatisfait de cette réponſe & qu'on n'avoit pu faire parvenir les intentions de ce Prince au Contre-Amiral, parce que la tempête l'avoit forcé de quitter la rade de Salé.

Ruiter envoya, ſur le champ, une

lettre au Sant. Elle étoit à-peu-près conçue en ces termes : « En arrivant » à Cadix, j'ai appris, avec chagrin, » le mécontentement qu'un de nos » Contre-Amiraux a donné à la Ré- » gence de Salé, & je me ſuis hâté » de venir dans cette rade, pour aſſu- » rer à Votre Excellence que Leurs » Hautes Puiſſances, les Etats-Gé- » néraux, mes Maîtres, n'ont rien » plus à cœur que d'entretenir la paix » avec elle. La priſe qui a été faite » ſemble, à la vérité, une preuve du » contraire ; mais c'eſt par un mal- » entendu & contre l'intention de » Leurs Hautes Puiſſances. Je ſuis fâ- » ché que les ordres de Leurs Hautes » Puiſſances m'empêchent de deſcen- » dre à terre ; j'irois baiſer les mains de » Votre Excellence, lui ſouhaiter une » longue vie, avec toutes ſortes de

» prospérités, & lui présenter, de bou-
» che, des raisons qui la satisferoient,
» sans doute, & qui contribueroient
» à entretenir la paix & la bonne in-
» telligence entre la République des
» Provinces-Unies & la Régence de
» Salé; mais ne pouvant avoir cet
» honneur, je supplie Votre Excel-
» lence de permettre au Consul de
» Hollande de se rendre à mon bord,
» je m'expliquerai avec lui, & il ren-
» dra notre conversation à Votre
» Excellence ».

Le Prince de Salé avoit conçu pour Ruiter une véritable estime; il fut si content de sa lettre, qu'il lui fit faire une salve de sept coups de canon. Il permit au Consul d'aller à son bord. Il se disposoit même à lui envoyer deux députés qui devoient faire des complimens de sa part au

Vice-Amiral, lui préſenter trente moutons & quatre bœufs; mais il s'éleva une tempête ſi terrible, que Ruiter fut obligé d'abandonner ces côtes dangereuſes, & la négociation fut interrompue. Il prit la route de Cadix, s'empara d'un petit vaiſſeau de Salé; le relâcha, après avoir donné au Patron une lettre pour le Sant, auquel il faiſoit connoître les motifs qui l'avoient forcé de quitter la côte de Salé & d'abandonner la négociation. Il partit de Cadix vers le commencement de novembre 1654 avec onze vaiſſeaux marchands; laiſſa deux autres vaiſſeaux de guerre pour eſcorter le reſte de la flotte qui n'étoit pas encore en état de partir. Il rencontra dans ſa route un navire François qui revenoit du Canada & manquoit de vivres. Quoique la Cour

de France ne fût pas en bonne intelligence avec Leurs Hautes Puiſſances, il eut la généroſité de lui en fournir : on le blâma ; mais il répondit : *Ceux qui ſont dans ce vaiſſeau ignorent ce qui ſe paſſe à leur Cour. Ils n'en ſont donc pas reſponſables. D'ailleurs ils ſouffrent ; l'humanité veut qu'on les ſoulage.* La Vie des grands hommes fournit toujours des leçons de vertu.

Ruiter arriva au Texel à la fin de novembre, ſe rendit à Amſterdam & paſſa l'hiver au milieu de ſa famille. Les Magiſtrats, croyant que ce ſeroit un honneur pour la ville d'avoir au nombre de ſes citoyens un homme dont le monde entier publioit les talens & les vertus, lui envoyerent des lettres de grande Bourgeoiſie. En voici le précis :

Les Bourgmeſtres & Régens de la ville d'Amſterdam ont accordé le droit de grande Bourgeoiſie de cette ville au très-noble & très-vaillant Michel de Ruiter, Vice-Amiral de Hollande & de Oueſt-Friſe, ſous le Collége de l'Amirauté de ce reſſort, en conſidération de ſon mérite & des ſervices importans qu'il a rendus à cet Etat & qu'on eſpere qu'il rendra encore à l'avenir ; ordonnant à chacun de le reconnoître en cette qualité, de le laiſſer jouir des franchiſes, priviléges & immunités qui y ſont attachés. Donné ſous le ſceau de ladite ville, le 2 mars 1655.

Cette conceſſion du droit de grande Bourgeoiſie le mit en état de pouvoir remplir les premieres charges de la ville : Ruiter reçut avec ſatisfaction cet honneur qui ne s'accorde

que très-rarement. Alexandre le Grand accepta, avec joie, ce droit des Mégariens : il ſavoit que Hercule ne l'avoit pas dédaigné. Les Héros ont dans leurs vies des traits qui ſe reſſemblent.

Peu de tems après, Leurs Hautes Puiſſances chargerent Ruiter d'aller croiſer ſur la Méditerranée avec huit navires de guerre & deux yachts ; lui ordonnerent d'attaquer, d'enlever ou de brûler tous les vaiſſeaux de Barbarie qu'il trouveroit exerçant la piraterie ſur les vaiſſeaux des Provinces-Unies, particuliérement ceux d'Alger, de Tunis & de Tripoli ; d'aller à Salé, de traiter avec la Régence de cette ville, & de ſigner un traité d'alliance au nom des Etats. Il partit du Texel le 18 juin 1655 ; rencontra Black, Amiral d'Angleterre,

qui commandoit vingt-deux vaiſſeaux de guere, & revenoit de croiſer ſur les côtes de Barbarie. Ils ſe ſaluerent réciproquement & s'envoyerent de mutuels préſens.

Le 3 août, Ruiter mouilla dans la baye de Cadix. Il y apprit qu'une flûte Hollandoiſe, chargée de marchandiſes & de cinquante chevaux pour les Antilles, avoit été attaquée aux environs des Canaries, par un vaiſſeau Eſpagnol, qui s'en étoit emparé après un combat de trois heures; l'avoit pillée & amenée à Cadix; qu'on avoit tué cinq hommes, & bleſſé beaucoup d'autres; que le Capitaine de la flûte demandoit en vain qu'on le relâchât avec ſon vaiſſeau, & qu'on le dédommageât de la perte qu'on lui avoit occaſionnée; qu'on n'avoit aucun égard à ſes juſtes

demandes, parce qu'on prétendoit que le vaiſſeau appartenoit aux François avec leſquels on étoit en guerre, & qu'il étoit chargé de marchandiſes de France. Ruiter, ſachant qu'il appartenoit à des marchands Hollandois, réſolut de mettre tout en uſage pour le faire relâcher. Il écrivit au Duc de Medina-Cœli, Commiſſaire général de la mer & des rivages d'Andalouſie ; lui remontra que la priſe de ce vaiſſeau étoit contraire au traité de paix & d'alliance perpétuelle conclu entre le Roi d'Eſpagne & les Etats des Provinces-Unies ; le pria de faire relâcher, par cette conſidération, la flûte Hollandoiſe & ſa charge entiere, ſans frais ni perte, même en la dédommageant de celle que lui cauſoit le retard qu'on avoit l'injuſtice de lui faire eſſuyer. Il

demanda

demanda en outre ſatisfaction au ſujet de ceux qui avoient été tués & bleſſés ſur le vaiſſeau Hollandois dans une attaque auſſi mal fondée; enfin que, pour donner l'exemple, on fît punir ceux qui avoient ainſi violé le traité de paix, & ajouta que Leurs Hautes Puiſſances lui avoient donné ordre de ne point ſouffrir qu'on interrompît leurs Sujets dans le commerce, & de les protéger par toutes ſortes de moyens légitimes. Il finit par lui aſſurer que s'il ne réuſſiſſoit pas par la voie de la douceur, il ſauroit en employer une autre; qu'il étoit obligé de partir le lendemain après midi; mais que s'il ne recevoit pas une ſatisfaction entiere avant ce tems-là, il différeroit ſon départ pour ſe la faire rendre, qu'il enleveroit le premier vaiſſeau Eſpagnol

qu'il rencontreroit, l'enverroit à Amſterdam, pour dédommager les Sujets de Leurs Hautes Puiſſances de la perte qu'on leur faiſoit eſſuyer.

Cette fermeté étonna le Duc; il chargea deux marchands Hollandois, qui étoient alors à Cadix, d'aller dire, de ſa part, au Vice-Amiral des Provinces-Unies qu'auſſi-tôt que l'on ſeroit débarraſſé du ſoin important d'équipper une flotte deſtinée contre les Anglois, on ſe hâteroit de terminer l'affaire du vaiſſeau qu'il reclamoit.

Peu de tems après, l'Amirauté de Cadix déclara que le vaiſſeau Hollandois n'étoit pas de bonne priſe; mais elle vouloit exiger que le Capitaine indiquât l'endroit où étoient ſes marchandiſes & les perſonnes qui les avoient achetées. On refuſoit d'ail-

leurs de le dédommager de la perte que lui cauſoit le retard de ſon voyage & de celle qu'il avoit eſſuyée à l'égard de ſes cinquante chevaux qu'on avoit été obligé de donner à vil prix, parce qu'on les avoit mal ſoignés & qu'ils étoient beaucoup déchus de leur valeur.

Ruiter trouva cette ſentence ſi injuſte, qu'il écrivit une ſeconde lettre au Duc de Medina-Cœli. Voici à-peu-près ce qu'elle contenoit: « M. le » Duc, la ſentence que l'Amirauté » de Cadix a rendue au ſujet du vaiſ- » ſeau Hollandois que l'on retient, ne » peut être exécutée à pluſieurs égards. » 1°. Le maître de ce vaiſſeau ne doit » point être forcé à déclarer ni le lieu » où ſont ſes marchandiſes, ni les per- » ſonnes qui les retiennent: il lui ſuf- » fit de faire voir inconteſtablement

» en quoi consistoit la charge de son
» vaisseau, & après cette preuve, on
» doit la lui restituer en entier, ou
» lui en doner la valeur. 2°. A l'égard
» des chevaux, il n'en doit pas sup-
» porter la perte, puisqu'elle est oc-
» casionnée par l'injuste violence
» qu'on lui a faite en enlevant son
» bâtiment. Ceux qui l'ont commise
» lui doivent le dédommagement de
» toutes les pertes qu'elle lui a occa-
» sionnées, & le rembourſement de
» tous les frais. La réputation que
» vous avez d'équité & de sageſſe me
» fait espérer que vous ferez justice
» en cette occasion; que non-seule-
» ment le bâtiment sera relâché, mais
» encore que le propriétaire sera dé-
» dommagé de toutes les pertes qu'il
» a souffertes dans cette conjoncture.
» Si on en agit autrement, je vous

» avertis, pour la derniere fois, que » j'exécuterai les ordres que j'ai reçus » de mes Maîtres, qui ſont de mettre » tout en uſage pour empêcher qu'on » ne faſſe ni tort, ni violence à leurs » Sujets. Enfin je ferai violence à mon » inclination qui eſt portée pour la » paix. D'ailleurs je deſire, de tout » mon cœur, de trouver les occaſions » de prouver au Roi d'Eſpagne mon » humble reſpect & d'aſſiſter ſes Su- » jets ». Le Duc fit une réponſe fort honnête à Ruiter; mais on laiſſa encore couler beaucoup de tems avant de terminer cette affaire. Ruiter, impatienté de ces délais, & ne voulant cependant commettre aucun acte d'hoſtilité ſans l'aveu de Leurs Hautes Puiſſances, les informa de ce qui ſe paſſoit. Ils en écrivirent au Roi d'Eſpagne qui fit rendre juſtice au

marchand Hollandois. Nous ſommes entrés dans ces détails pour faire connoître la fermeté & la prudence du Héros dont nous écrivons l'hiſtoire. Il ſe trouveroit, ſans doute, peu d'hommes qui pouſſaſſent le zèle pour l'honneur de leur nation, pour les intérêts d'un compatriote juſqu'à braver le reſſentiment d'un Seigneur de l'importance du Duc de Medina-Cœli; mais il s'en trouveroit beaucoup que l'indifférence, ou la crainte de ſe nuire retiendroit dans l'inaction.

Enfin Ruiter partit de Cadix pour aller exercer ſon courage contre les Corſaires de Barbarie. Il ordonna aux Capitaines des vaiſſeaux d'éviter l'abordage, s'ils voyoient que les ennemis fuſſent plus forts qu'eux, de faire le feu le plus vif juſqu'à ce qu'il arborât la flamme qui ſeroit le ſignal

à chacun de faire les plus grands efforts, & de ſe tenir à la vue les uns des autres. Il faiſoit avancer tous les matins les quatre meilleurs voiliers, deux à bas bord & deux à ſtribord du pavillon qu'on ne devoit jamais perdre de vue ; ils devoient *heler* (*) tous les bâtimens qu'ils pourroient atteindre, les reconnoître & ſe rendre tous les ſoirs ſous le pavillon. Si, dans la route on trouvoit l'occaſion de chaſſer ſur quelque vaiſſeau, & s'il y avoit apparence de le pouvoir joindre, on pouvoit le pourſuivre, en tirant un coup de canon de demi-heure en demi-heure, en prenant grand ſoin d'examiner en quel parage on quitteroit l'eſcadre, afin de venir

(*) C'eſt crier aux gens d'un vaiſſeau qu'on rencontre pour ſavoir d'où il vient, où il va, à qui il appartient, &c.

promptement la rejoindre. Lorſqu'il eut donné ces inſtructions, il continua ſa route vers Alger. Si-tôt qu'il y fut arrivé, il envoya un des Capitaines de ſon eſcadre reconnoître le port & voir le nombre de vaiſſeaux qui étoient devant la ville. Il lui rapporta qu'il y avoit cinq vaiſſeaux à la rade & ſix ou ſept dans le port. Sur le ſoir il s'approcha à une portée de canon de la ville; fit mettre pavillon d'Angleterre ſur tous ſes vaiſſeaux, pour tromper les Corſaires, & prendre ou brûler leurs vaiſſeaux; mais au lever du ſoleil, il s'apperçut qu'ils étoient ſur leurs gardes. Voyant que ſon projet étoit découvert, il remit à la voile & le vent le pouſſa vers Malaga, où il prit une barque Turque montée par vingt Maures. Le Capitaine étoit un des grands ſcélérats qu'on pût

rencontrer. Il étoit Eſpagnol, né à Ceuta; avoit autrefois commis un meurtre; s'étoit enfui chez les Turcs, avoit embraſſé le Mahométiſme, & voué une haine implacable aux Chrétiens. Dans l'eſpace de douze ans il en avoit enlevé plus de deux cens, dont la plupart étoient ſes parens; les avoit fait eſclaves & vendus aux Maures: il avoit pouſſé la ſcélérateſſe juſqu'à menacer ſon pere d'un pareil traitement. Ruiter ſe hâta de punir ce monſtre; il le fit pendre.

Il remit peu de tems après à la voile, paſſa le détroit de Gibraltar; retourna ſur la côte de Barbarie, apperçut un vaiſſeau qui étoit l'Amiral d'Alger, lui donna la chaſſe; tira tant de coups de canon deſſus qu'il le fit couler bas. Il eut le bonheur de ſauver ſur ſes chaloupes dix eſclaves

Chrétiens qui s'étoient jettés à la nage. Peu après il fit eſſuyer le même ſort à un autre Corſaire Algérien ; ſe rendit enſuite devant Salé ; ſalua la ville de neuf coups de canon. La ville lui répondit par un pareil nombre. Il envoya des députés à la Régence pour faire un accommodement avec elle, ſelon les ordres qu'il en avoit reçus de Leurs Hautes Puiſſances. Pendant la négociation, il ordonna à cinq vaiſſeaux d'aller croiſer contre les Algériens, & reſta devant Salé pour conclure le traité ; il le fut vers le 22 octobre. On rendit de part & d'autre les priſes qu'on avoit faites ; on mit en liberté tous les eſclaves & on convint de certains ſignaux par leſquels les vaiſſeaux des deux nations ſe reconnoîtroient en mer. Avant que Ruiter partît de la rade de Salé,

la Régence lui envoya quarante-quatre moutons, quatre chevreaux, deux cens poules, quatre peaux de lion, & une de tigre; une grande quantité de melons, dix jattes d'eau fraîche & un ſac contenant cent trente paires de ſouliers pour ſon équipage.

Les cinq vaiſſeaux qu'il avoit envoyés croiſer contre les Algériens pendant qu'il étoit occupé à conclure le traité de paix avec la Régence de Salé, coulerent bas pluſieurs Corſaires; en forcerent d'autres à ſe faire échouer. Lorſque Ruiter les eut joints, ils continuerent à croiſer, en attaquerent deux ſous les murs d'Arzila, ville du Royaume de Fez, ſituée à quatorze milles de l'embouchure du détroit de Gibraltar, en prirent un, mirent l'autre hors d'état de tenir la mer.

Ruiter, voyant qu'il commençoit à manquer de poudre, de balles & de boulets, ſe retira à Cadix, d'où il en fit demander aux Etats-Généraux: ils lui en envoyerent; mais le Capitaine du vaiſſeau qui les apporta, lui remit de la part de Leurs Hautes Puiſſances, un ordre par lequel il lui étoit enjoint de revenir le plus promptement qu'il ſeroit poſſible. Il prit ſous ſon eſcorte une flotte marchande chargée de marchandiſes précieuſes, & d'une quantité très-conſidérable d'argent. Il mit à la voile le 5 avril 1656 pour retourner en Hollande, continua ſa route fort tranquillement juſqu'auprès de Douvres. Là il rencontra ſept vaiſſeaux de guerre Anglois commandés par Guillaume Wilthorn qui ſe propoſoit d'enlever les vaiſſeaux marchands;

mais quand il ſut que c'étoit Ruiter qui commandoit les vaiſſeaux de guerre, il n'oſa l'attaquer: la flotte entra au Texel le 2 de mai 1656 & cauſa une joie générale dans toute la Hollande. Le Conſeil de l'Amirauté témoigna à Ruiter combien il étoit ſatisfait de ſa conduite & des ſervices qu'il venoit de rendre à la République. Effectivement il avoit brûlé, coulé bas, détruit ou pris ſur les Corſaires ſix grands vaiſſeaux & deux barques; repris trois vaiſſeaux que les Turcs avoient enlevés aux Hollandois; délivré un grand nombre d'eſclaves Chrétiens, établi la paix avec la Régence de Salé, & fait apporter en Hollande, malgré les Anglois, une très-grande quantité d'argent.

Les grands avantages que Charles-Guſtave, Roi de Suede, remportoit

ſur les Polonois, cauſerent de l'inquiétude aux Hollandois : ils avoient peur qu'il ne s'emparât de la Pruſſe & de Dantzic ; qu'il ne troublât leur commerce dans la mer Baltique. Ils firent équipper, avec toute la diligence poſſible, une flotte de vingt-cinq vaiſſeaux de guerre ; en confierent le commandement à Ruiter qui ſortit du Vlie le dernier de mai 1656 & mouilla près du Sond le 8 juillet ſuivant. Il deſcendit à terre, alla à Copenhague pour conférer avec les Ambaſſadeurs de Leurs Hautes Puiſſances. Le 27, le Lieutenant-Amiral d'Opdam le joignit avec le reſte de la flotte, qui, étant réunie, ſe trouva compoſée de quarante-deux vaiſſeaux. Elle ſe rendit à Dantzic & fut ſaluée, en arrivant, de toute l'artillerie des châteaux. Une partie des Officiers de

la Régence, & une députation du corps des Marchands allerent témoigner au Lieutenant-Amiral & aux autres Officiers Généraux la ſatisfaction que leur arrivée cauſoit à toute la ville en général.

La flotte Hollandoiſe reſta à la rade de Dantzic juſqu'au 6 octobre 1656, que la paix fut conclue entre la Suede & la Pologne. Alors l'armée navale reprit la route de Hollande où elle arriva ſans accident quoiqu'elle eût été ſouvent battue de la tempête. Ruiter ſe rendit à Amſterdam pour ſe repoſer de ſes fatigues au milieu de ſa famille: mais on ne l'y laiſſa pas long-tems. Les Corſaires de Barbarie avoient enlevé, depuis peu, un nombre ſi conſidérable de vaiſſeaux Hollandois, que les Etats-Généraux jugerent à propos de

l'envoyer dans la Méditerranée avec une eſcadre aſſez forte pour les punir & les tenir en reſpect. Les inſtructions que le Conſeil de l'Amirauté d'Amſterdam lui donna, portoient qu'il devoit rendre tous les honneurs poſſibles aux vaiſſeaux des Rois, Princes, Puiſſances, &c. alliés des Provinces-Unies, autant que la dignité de la République le permettroit; que s'il rencontroit en mer des vaiſſeaux marchands Anglois ou Danois, il falloit qu'il les eſcortât; qu'il tâchât, par toutes ſortes de voies, de faire dédommager les Sujets des Etats des pertes qu'ils avoient ſouffertes depuis quelque tems par les violences des navires de guerre François; de les attaquer & de les prendre s'il étoit poſſible; de donner la chaſſe à tous les vaiſſeaux de Barbarie, à

l'exception de ceux de Salé. Il lui étoit en outre défendu très-expreſſément de laiſſer viſiter les vaiſſeaux marchands Hollandois par les vaiſſeaux de guerre Anglois, & ordonné en même-tems de repouſſer la violence par la violence ; mais les Etats, craignant une rupture entiere avec l'Angleterre, lui retirerent cet ordre. Il ne le rendit qu'avec peine, & écrivit au Conſeil de l'Amirauté la lettre ſuivante :

« Nobles & Puiſſans Seigneurs,

» Le ſieur Cœverden, député de » Vos Nobles Puiſſances, m'a fait » ſavoir que Leurs Hautes Puiſſances » ont trouvé bon de révoquer l'acte » du 3 novembre, qui m'avoit été » donné pour notre eſcadre, ce qui

» paroît fort étrange & peu ſuppor-
» table à de fideles ſerviteurs de l'Etat
» & à de bons ſoldats. Car nous ne
» pouvons manquer de recevoir des
» affronts conſidérables à la honte
» de notre Etat ; les marchands & le
» peuple ſeront dans le cas de nous
» regarder comme des lâches. D'ail-
» leurs c'eſt nous lier les mains &
» nous mettre dans l'impuiſſance de
» garantir les vaiſſeaux qui ſeront
» ſous notre eſcorte. Nous ſerons
» expoſés aux inſultes du moindre
» des Sujets de l'Angleterre qui viſi-
» tera nos vaiſſeaux à ſon gré & qui
» ne manquera pas de s'en rendre
» maître ſur la moindre prétention
» qu'il lui plaira de former, ſe mo-
» quant enſuite de nous & nous trai-
» tant d'ames viles, ce qui ne peut
» être enviſagé par de bons ſerviteurs

» de l'Etat qu'avec dépit. J'oſe eſpé-
» rer que Leurs Hautes Puiſſances, y
» faiſant encore réflexion, prendront
» d'autres meſures dont elles nous
» feront part au plutôt, car nous
» ſommes prêts à mettre à la voile
» au premier bon vent. Je finis ici &
» demeure,

» Nobles & Puiſſans Seigneurs,

» De Vos Nobles Puiſſances,

» Le très-humble ſerviteur
» MICHEL DE RUITER ».

Il falloit un homme tel que Ruiter pour ſoutenir l'honneur des Hollandois contre la vanité des Anglois. Les Conſeillers de l'Amirauté ne jugerent pas à propos d'attendre une derniere délibération de Leurs Hautes

Puiſſances ; ils réſolurent d'envoyer à Ruiter une dépêche, par laquelle ils lui preſcrivirent ce qu'il auroit à permettre & à refuſer aux Anglois, & ce nouvel ordre étoit à-peu-près conforme à l'ancien : il le reçut au Texel ; mit à la voile avec ſix vaiſſeaux de guerre le 24 décembre 1656 & arriva à Cadix le 20 janvier ſuivant. Le Duc de Medina-Cœli voulut l'engager à croiſer ſur ces parages juſqu'à ce que la flotte chargée d'argent & qu'on attendoit, fût arrivée : mais Ruiter lui répondit qu'il ne pouvoit employer les vaiſſeaux de la République au ſervice d'une Puiſſance étrangere, ſans un ordre précis des Etats-Généraux. Il partit de Cadix le 28 du même mois ; rencontra deux vaiſſeaux de guerre Hollandois qui ſe joignirent à ſon eſcadre. Il ſe

préparoit à continuer ſes courſes contre les Corſaires d'Alger, de Tunis, &c. lorſqu'il reçut un ordre des Etats-Généraux de courir ſur tous les vaiſſeaux de guerre François qu'il rencontreroit dans la Méditerranée. Les habitans de Toulon avoient armé en courſe une multitude de vaiſſeaux qui pilloient, rançonnoient, ou enlevoient tous ceux qu'ils rencontroient appartenans aux Hollandois, & ſans déclaration de guerre. En vain Leurs Hautes Puiſſances avoient fait faire, par leur Ambaſſadeur, des repréſentations à la Cour de France, ils n'avoient pu obtenir juſtice : elles réſolurent d'employer la force pour la faire rendre.

Le lendemain du jour que Ruiter eut reçu l'ordre de courir ſur les vaiſſeaux François, étant ſous l'île de

Corſe, il apperçut, dans un éloignement aſſez conſidérable, deux bâtimens qui chaſſoient ſur lui : il en fit autant ſur eux. Lorſque les deux bâtimens furent aſſez près des Hollandois pour les examiner, ils reconnurent qu'ils avoient affaire à des vaiſſeaux de guerre & chercherent à s'éloigner. Ruiter les pourſuivit, &, pour aller plus vîte, fit mouiller les voiles de ſes vaiſſeaux ; larguer (*) les garcettes & les pantocheres, afin d'avancer plus vîte. Sur le midi il joignit les deux bâtimens entre les

(*) *Larguer* ſignifie *lâcher. Les garcettes* ſont de petites cordes faites de vieux cordages qu'on a détreſſés & qui ſervent à freler les voiles, c'eſt-à-dire les plier contre les vergues. *Les pantocheres* ſont les cordes qui ſervent à *rider* ou roidir les haubans qui tiennent le mât.

îles Gorgone & de Corſe : ils étoient François. Il commanda au Capitaine du plus gros vaiſſeau de venir à ſon bord : celui-ci, voyant qu'il n'y avoit pas moyen de réſiſter, s'y rendit ; Ruiter le retint priſonnier, s'empara de ſon vaiſſeau. Deux Capitaines Hollandois prirent l'autre vaiſſeau François ; ce fut le 12 mars 1657 : ces deux bâtimens avoient été conſtruits en Suéde & donnés depuis long-tems au Roi de France. Le plus grand ſe nommoit *la Reine*, portoit deux cens trente hommes d'équipage, trente piéces de canon de fonte, & deux de fer. L'autre étoit une frégate, nommée *le Chaſſeur*, montée de cent quatre-vingts hommes & de vingt-huit canons, dont il y en avoit dix huit de fonte. Ruiter informa le Conſeil de l'Amirauté d'Amſterdam

de la priſe de ces deux vaiſſeaux, & l'avertit en même-tems qu'ils avoient cauſé des pertes conſidérables aux Hollandois; qu'ils étoient les deux meilleurs voiliers de Toulon.

Le Capitaine du vaiſſeau la Reine étoit un Chevalier de Malthe, nommé de la Lande, qui faiſoit, depuis pluſieurs années, le métier de Corſaire. C'étoit lui qui, peu de tems auparavant, avoit arrêté Ruiter, &, frappé de la fierté de ſes réponſes, avoit bu avec lui & l'avoit laiſſé aller, en lui ſouhaitant un heureux voyage. Les ordres que Ruiter avoit reçus ne lui permettoient pas de relâcher de la Lande avec ſes vaiſſeaux; mais, ce qui étoit en ſon pouvoir, il le traita avec beaucoup de douceur, même d'honnêteté. Il ſe rendit à Barcelone; donna des barques & des

vivres

vivres aux priſonniers François, dont le nombre montoit à quatre cens douze; les fit conduire à Marſeille, retint les deux Capitaines avec les deux Lieutenans; il ſe rendit enſuite à Cadix, y vendit le plus gros des deux vaiſſeaux François; envoya l'autre en Hollande avec les Officiers qu'il avoit retenus priſonniers.

La nouvelle de la priſe de ces deux vaiſſeaux étant arrivée à la Cour de France, y cauſa beaucoup de ſurpriſe & d'indignation en même-tems. On aſſembla le Conſeil, pour délibérer ſur le parti qu'on avoit à prendre. Quelques Miniſtres dirent que, pour venger l'inſulte faite au pavillon du Roi, il falloit déclarer la guerre aux Hollandois; d'autres furent d'un ſentiment oppoſé. Après de longs débats, on décida qu'il falloit envoyer

ordre dans tous les ports & dans toutes les provinces de France d'arrêter, ſans délai, les vaiſſeaux, marchandiſes, biens & effets appartenans aux Hollandois. Les Etats-Généraux chargerent leur Ambaſſadeur de repréſenter au Roi que le Vice-Amiral Ruiter n'avoit point inſulté le pavillon de Sa Majeſté; qu'il avoit ſeulement pris des Corſaires, qui, depuis long-tems, pilloient les vaiſſeaux des Provinces-Unies & ruinoient leur commerce. Le Miniſtere de France envoya en Hollande, en qualité d'Ambaſſadeur, Jacques-Auguſte de Thou, Comte de Meſlai, Préſident au Parlement de Paris & Conſeiller d'Etat, fils du célébre de Thou, auſſi Préſident au Parlement de Paris, & qui a écrit cette fameuſe Hiſtoire qu'on ne ſe laſſe point d'admirer.

Cet Ambaſſadeur parla d'un ton fort haut la premiere fois qu'il parut devant les Etats-Généraux. Il porta, au nom du Roi, une plainte très-vive au ſujet de la priſe des deux bâtimens François ; en demanda la reſtitution ; ajouta que le Roi ſon Maître vouloit que Ruiter fût rigoureuſement châtié. Le ſieur Van-Gent, alors Préſident aux Etats, répondit que le Roi de France avoit envoyé ſon Ambaſſadeur porter ſes plaintes, afin de prévenir celles que les Etats étoient fondés à faire des inſultes qu'ils avoient ſouffertes des pirateries que l'on exerçoit ſur leurs Sujets depuis ſi long-tems ; que c'étoit au Roi à faire les réparations qu'il vouloit exiger ; qu'enfin, on alloit uſer de repréſailles, défendre l'entrée de toutes les marchandiſes de France en

Hollande, arrêter tous les vaiſſeaux & effets appartenans aux François, & prendre leurs bâtimens lorſqu'on pourroit les rencontrer; qu'à cet effet on alloit faire augmenter la Marine de Hollande. Le 26 avril 1657, les Etats firent afficher un placard, par lequel on ſaiſiſſoit les vaiſſeaux, les marchandiſes, deniers, effets, lettres de change & dettes actives qui ſe trouveroient appartenir aux Sujets du Roi de France, & cela fut exécuté dans toute la Hollande. Par un autre placard du 11 mai de la même année, les Etats-Généraux défendirent de faire entrer dans les pays ſoumis à leur domination aucunes denrées, marchandiſes, &c. venant du Royaume de France, à peine de mille livres contre les voituriers, acheteurs, ou vendeurs.

M. de Thou, voyant que les affaires prenoient une ſi mauvaiſe tournure, chercha à gagner pluſieurs particuliers à force d'argent: mais les Etats de Hollande en furent avertis, & engagerent la Généralité à envoyer par-tout un formulaire de ſerment, par lequel les Magiſtrats devoient promettre, & affirmer *que dans les délibérations importantes qu'il s'agiroit de faire au ſujet des entrepriſes de la France contre les habitans des Provinces-Unies, ils ne ſe laiſſeroient prévenir par aucune vue d'intérêt particulier; qu'au contraire ils donneroient leur avis avec ſincérité; qu'ils ne prendroient pour guide que la gloire de l'Etat & le bien des particuliers; qu'au cas qu'on vînt à leur promettre que ſi, par leurs conſeils, on rempliſſoit*

les intentions de la France, on leur reſtitueroit les vaiſſeaux, & les effets qui pourroient appartenir à eux ou à leurs parens, & qu'on feroit payer leurs dettes actives, non-ſeulement ils rejetteroient de ſemblables offres, mais que, ſans aucun délai, ils en donneroient avis dans les lieux où ils aſſiſteroient au Conſeil pour y donner leur voix; qu'ainſi Dieu les aidât.

La France étoit alors agitée par des troubles intérieurs; le Miniſtere ſentit qu'il ſeroit dangereux d'entrer en guerre avec une Puiſſance auſſi formidable ſur mer que l'étoit la Hollande. Il promit à Leurs Hautes Puiſſances de ſatisfaire leurs Sujets ſur les pertes qu'ils avoient eſſuyées de la part des Corſaires François: Leurs Hautes Puiſſances s'engage-

rent, de leur côté, à rendre les deux vaiſſeaux que Ruiter avoit pris, ou à en payer la valeur. Le Conſeil de l'Amirauté d'Amſterdam, voulant marquer à ſon Vice-Amiral combien elle étoit ſatisfaite de ſa conduite, lui envoya une chaîne d'or.

Pendant les conteſtations qui s'étoient élevées entre le Gouvernement de Hollande & le Miniſtere de France, Ruiter continuoit à remplir les ordres qu'il avoit reçus. De Barcelone il s'étoit rendu à Cadix, comme nous l'avons dit. Il y reçut un renfort de ſix vaiſſeaux de guerre, &, en ayant alors douze ſous ſon pavillon, il dirigea ſa marche du côté de Salé, y arriva le 16 avril 1657; renouvella le traité de paix entre la Régence de cette ville & la République de Hollande: il retourna enſuite à Cadix;

y apprit qu'on avoit arrêté en France les vaiſſeaux Hollandois qui s'y trouvoient. Il écrivit pluſieurs lettres à l'Amirauté d'Amſterdam, pour obtenir la permiſſion de courir ſur les vaiſſeaux François afin de venger les Sujets des Etats-Unis des pertes que les Armateurs de cette nation leur faiſoient ſouffrir. Sa patience fut enfin épuiſée, lorſqu'il apprit qu'on avoit arrêté à Marſeille & à Toulon quatre vaiſſeaux Hollandois ; qu'on en avoit chaſſé les équipages ; mis des François à leur place, pour tranſporter en Italie du ſecours au Duc de Modene qui étoit alors en guerre avec les Eſpagnols. Etant informé que cinq vaiſſeaux de guerre François étoient arrivés à Via-Regia, port de la République de Lucques, avec les quatre navires Hollandois, &

qu'ils y débarquoient des troupes, il partit, ſur le champ, dans l'intention de joindre l'eſcadre Françoiſe & de reprendre les quatre vaiſſeaux Hollandois. Lorſque les François l'apperçurent, ils appareillerent promptement & firent route vers le port de Spétia, appartenant à la République de Gênes. Alors Ruiter employa tout l'art des Pilotes & des matelots pour les joindre : il alloit à voiles & à rames, à cauſe du calme ; vouloit venir à l'abordage. Il joignit un des vaiſſeaux Hollandois que les François avoient pris & qui ſe nommoit l'*Agneau blanc* : il ſe rendit ſans réſiſtance ; ce qui eſt d'autant plus étonnant que le vaiſſeau de Ruiter étoit à plus d'une lieue en avant de ſa flotte. Le reſte des vaiſſeaux François entra dans le port de Spétia ;

Ruiter y entra auſſi, lorſque toute ſa flotte l'eut joint, & jetta l'ancre à la portée du piſtolet des François; envoya demander au Gouverneur du château la permiſſion de les attaquer; en lui faiſant ſavoir les raiſons qui l'y engageoient. Le Gouverneur répondit qu'il ne pouvoit accorder cette permiſſion, ſans un ordre de la Seigneurie de Gênes. Ruiter écrivit au Doge & aux Sénateurs; leur fit connoître les motifs qui l'engageoient à pourſuivre les François partout où il les trouvoit; & les pria de permettre qu'il leur livrât combat dans le port de Spétia. Peu de tems après, Lazare-Marie Doria ſe rendit au bord de Ruiter, lui remit une lettre de la part du Doge & de la Seigneurie, par laquelle on lui marquoit que l'Etat de Gênes ne pouvoit

lui permettre d'attaquer dans ſes ports des vaiſſeaux qui étoient au ſervice du Roi de France; qu'on n'en pouvoit douter, puiſqu'ils tranſportoient des ſoldats que ce Monarque envoyoit au ſecours du Duc de Modene. Ruiter, voyant que le Doge & la Seigneurie perſiſtoient dans leur refus, réſolut de paſſer outre & ſe prépara à former l'attaque. Pendant qu'il donnoit ſes ordres, il découvrit quatre vaiſſeaux qui venoient dans la baye de Spétia: il les envoya reconnoître. Ayant appris que c'étoient des vaiſſeaux de guerre Hollandois, il leur fit dire de le joindre & les retint, parce que les François publioient qu'il viendroit dans peu de jours une eſcadre de Toulon pour les ſecourir.

Ruiter étant près de former ſon

attaque, réfléchit ſur les ſuites qu'elle pourroit avoir, s'arrêta; réſolut de ſe borner à tenir les vaiſſeaux François bloqués, & à empêcher qu'il ne leur arrivât des vivres, dont il ſavoit qu'ils avoient beſoin. Les déſerteurs qui paſſoient en foule ſur ſes vaiſſeaux l'avertiſſoient que les François ſe trouvoient dans le plus preſſant beſoin; qu'ils avoient réſolu de ſe rendre à terre dans les barques & de percer leurs vaiſſeaux pour les faire couler à fond; mais on apporta à Ruiter des dépêches de Hollande qui lui annonçoient que la paix étoit faite entre la France & les Provinces-Unies. Il fit auſſi-tôt ſavoir cette nouvelle à ſes Capitaines & la communiqua à Fricambaut, qui commandoit l'eſcadre Françoiſe, lui offrit tous les ſecours dont il pouvoit

avoir beſoin & qu'il ſeroit en ſon pouvoir de lui fournir. Le jour ſuivant, qui étoit le 18 juillet 1657, il leva l'ancre; alla mouiller devant Livourne; envoya quatre de ſes vaiſſeaux croiſer près du détroit de Gibraltar, pour donner la chaſſe aux Corſaires Turcs, & ſe rendit, avec le reſte de ſon eſcadre, vers Toulon, où il mouilla le 25, manda au Chevalier Paul, Gouverneur de Marſeille, qu'il étoit venu pour reſtituer les deux vaiſſeaux qu'il avoit pris ſur les François, comme le traité de paix le portoit. On lui redemanda les ſoldats & les matelots François qui avoient déſerté au port de Spétia & paſſé ſur ſes vaiſſeaux. Il écrivit au Chevalier Paul, une lettre conçue en ces termes:

« Monſieur,

» Je deſirerois de pouvoir vous » rendre les matelots & les ſoldats, » qui, au port de Spétia, ont paſſé » ſur mes vaiſſeaux ; mais, comme » ils ſe ſont mis ſous ma protection ; » je ne puis vous les renvoyer, à » moins que vous ne me donniez » votre parole que vous ne leur ferez » ſubir aucun châtiment. Dès que » vous me l'aurez donnée, je les fe- » rai conduire où il vous plaira ; mais, » en cas de refus, je vous ſupplie de » m'excuſer, ſi je ne ſatisfais pas à » votre demande, & vous offre mes » ſervices en toute autre occaſion. » Je ſuis,

» Monſieur,

» Votre affectionné ami & ſerviteur

» MICHEL DE RUITER ».

Le Chevalier Paul lui fit une réponſe fort honnête & lui aſſura que les déſerteurs n'avoient rien à craindre. Sur ſa parole Ruiter les fit conduire à terre. Il mit enſuite à la voile, pour aller encore croiſer ſur les Corſaires Turcs : mais ils ſe tenoient ſi bien ſur leurs gardes qu'il n'en prit que deux.

Les Etats-Généraux réſolurent de profiter des préparatifs de mer que leur démêlé avec la France les avoit engagés à faire, pour exiger des Portugais une réparation des injures & des pertes qu'ils avoient fait eſſuyer à leurs Sujets, au Bréſil & dans différentes autres contrées. Ils envoyerent ordre à Ruiter de croiſer ſur les côtes de Portugal, où le Lieutenant-Amiral de Hollande devoit ſe rendre avec une flotte de quatorze vaiſſeaux;

qu'en attendant cette jonction ; s'il voyoit arriver les vaiſſeaux que les Portugais attendoient du Bréſil, ou quelques autres de leur nation richement chargés, il fît l'impoſſible pour s'en rendre maître. Cette inſtruction étoit datée du 20 Août 1657 ; mais elle ne parvint à Ruiter que le 18 octobre, qu'il étoit devant Cadix. L'eſcadre, commandée par le Lieutenant-Général étoit ſortie de la Meuſe le 5 de ſeptembre, & mouilla le 25 devant Caſcais, à l'embouchure du Tage. Si-tôt que Ruiter eut reçu les ordres des Etats-Généraux, il chercha l'eſcadre du Lieutenant-Général de Hollande, la joignit le 26 octobre. On diviſa la flotte Hollandoiſe en trois eſcadres, avec ordre d'aller croiſer chacune de leur côté : elles prirent un

nombre assez considérable de vaisseaux Portugais chargés de marchandises. La nuit du 30 au 31 octobre, Ruiter apperçut des feux étrangers sur la mer : il se douta que c'étoit la flotte Portugaise qui revenoit du Brésil ; avança dessus, la joignit & en prit une partie. Le lendemain, le Lieutenant-Amiral avança du côté où étoit Ruiter, parce qu'il y avoit entendu tirer du canon. Le Lieutenant-Général, voyant que le reste des vaisseaux Portugais étoit échappé & entré dans les ports de Portugal, prit le parti de retourner en Hollande, où la flotte n'arriva que vers le commencement de décembre, parce qu'elle fut battue de la tempête.

Les Etats-Généraux, ayant résolu de continuer la guerre contre le

Portugal, firent des préparatifs formidables, envoyerent Ruiter avec vingt-deux vaiſſeaux de guerre & deux yachts vers les côtes de ce pays; lui ordonnerent de courir ſur les vaiſſeaux Portugais & de s'en emparer s'il le pouvoit; d'attaquer auſſi les Armateurs de Biſcaie qui troubloient le commerce des Hollandois & leur cauſoient des pertes conſidérables, malgré les repréſentations qu'on avoit faites à la Cour d'Eſpagne.

Ruiter partit du Texel au commencement de juin 1658; diſtribua ſon eſcadre en trois diviſions; garda le commandement de la premiere; donna celui des deux autres à des Officiers dont il connoiſſoit la valeur. Une tempête des plus violentes le força d'entrer aux Dunes. Il

en partit le 16 juin, arriva le 4 juillet devant l'embouchure du Tage & jetta l'ancre par le travers des Caſcaies. A peine y étoit-il arrivé, que ſes gens découvrirent trente ou quarante barques de pêcheurs. Ruiter envoya des chaloupes deſſus: elles en prirent neuf; mais Ruiter ſentit qu'il ſeroit injuſte de faire ſouffrir des innocens pour des coupables; il relâcha ces barques avec les pêcheurs.

La flotte Hollandoiſe croiſa ſur les côtes de Portugal juſqu'au 25 octobre, ſans rencontrer un ſeul vaiſſeau ennemi. Elle mit à la voile pour retourner en Hollande, & arriva au Texel le 19 novembre.

Ruiter avoit été étonné de ne pas voir arriver ſur les côtes de Portugal le Lieutenant-Amiral des Etats-Généraux: mais ſon étonne-

ment ceſſa, lorſqu'il fut en Hollande. Il apprit que Charles X, Roi de Suede, avoit fait une invaſion dans le Danemarck, qu'il ſe propoſoit de ſubjuguer ce Royaume; que les Etats-Généraux avoient envoyé le Lieutenant-Amiral, avec une flotte conſidérable au ſecours du Roi de Danemarck leur allié; que la flotte Hollandoiſe avoit battu celle de Suede dans le Sond. On lui donna ordre de ſe tenir prêt à partir pour le Danemarck avec quatre vaiſſeaux de guerre & quatre mille hommes; mais la ſaiſon étoit trop avancée; on le fit reſter au Texel pour y attendre de nouveaux ordres, & l'on envoya au Lieutenant-Amiral des dépêches, par leſquelles il lui étoit ordonné de paſſer l'hiver en Danemarck avec ſa flotte.

Leurs Hautes Puiſſances furent informées que l'Angleterre, mécontente des ſecours qu'elles fourniſſoient au Roi de Danemarck, avoit réſolu d'envoyer une flotte dans le Sond. Elles crurent qu'il étoit néceſſaire d'augmenter les forces de celle qui étoit au Texel ; équipperent trente-neuf vaiſſeaux de guerre ; en donnerent le commandement à Ruiter, avec ordre de joindre le Lieutenant-Amiral qui étoit reſté devant Copenhague, & de lui remettre le commandement de toute la flotte.

Il mit à la voile le 20 mai 1659 : lorſqu'il fut entre le Vlie & le Dogerbanc, il reçut la copie d'un traité conclu entre la France, l'Angleterre & les Etats des Provinces-Unies. Ces trois Puiſſances s'engageoient à faire réciproquement tous leurs

efforts, pour rétablir la paix entre la Suede & le Danemarck, pour conſerver la liberté de la navigation dans la mer Baltique : elles s'engageoient, en outre, à ne fournir aucun ſecours ni par mer ni par terre à l'un des deux Rois. En conſéquence Leurs Hautes Puiſſances défendirent à Ruiter d'aller à Copenhague joindre le Lieutenant-Amiral des Provinces-Unies ; enfin de ne commettre aucun acte d'hoſtilité pendant l'eſpace de trois ſemaines qu'on devoit employer à conclure la paix entre les deux Puiſſances belligérantes.

Suivant ces ordres, Ruiter n'avança plus qu'à petites journées : le 7 de juin il arriva à Schagerraak, entre les îles de Leſou & d'Anout : pluſieurs vaiſſeaux de guerre Hollandois l'y joignirent, & ſa flotte ſe

trouva compoſée de trente-neuf vaiſſeaux. Le Lieutenant-Amiral lui envoya ordre d'avancer & d'entrer dans le Belt; Ruiter conduiſit ſon armée près de Funen, où le Lieutenant-Amiral étoit poſté avec ſon armée. Quelques jours après, ils joignirent leurs eſcadres & allerent devant Droogen, qui n'eſt qu'à une lieue & demie de Copenhague. Le Roi de Danemark, qui étoit dans l'île d'Amak, envoya inviter à dîner le Lieutenant-Amiral, le Vice-Amiral Ruiter & les autres Officiers Généraux. Le lendemain, Sa Majeſté Danoiſe alla avec toute ſa Cour, dîner au bord du Lieutenant-Amiral.

Pendant ce tems les Ambaſſadeurs de France, d'Angleterre & de Hollande continuoient d'employer tous les moyens qu'ils croyoient conve-

nables pour établir la paix. Le Roi de Danemarck paroiſſoit aſſez diſpoſé à écouter leurs propoſitions ; mais celui de Suede, indigné de voir que l'Angleterre & la Hollande s'étoient armées contre lui & vouloient, pour ainſi dire, lui impoſer la loi, n'en vouloit écouter aucune. L'Angleterre avoit auſſi envoyé une flotte aſſez nombreuſe dans la mer Baltique, ſous les ordres de l'Amiral Montagu. Un jour que les Ambaſſadeurs de ces deux Puiſſances conféroient avec lui, ils lui parlerent avec fermeté. Il en fut tellement offenſé, qu'il recula deux pas, &, mettant la main ſur la garde de ſon épée, il leur dit : *Vous faites des projets avec vos flottes, & moi je les décide avec mon épée.* M. de Terlon, Ambaſſadeur de France à la Cour de Suede,

Suede, lui fit des repréſentations qu'il écouta, & les négociations pour la paix furent entamées: mais les Commiſſaires des deux Rois n'ayant pu s'accorder, elles furent rompues. Les Ambaſſadeurs des Provinces-Unies réſolurent d'employer les voies de fait pour forcer la Suede à ſe relâcher ſur ſes prétentions: ils communiquerent leur projet au Lieutenant-Amiral: il leur dit que la ſaiſon étoit trop avancée pour qu'on pût entreprendre la moindre expédition. Sans écouter ſes repréſentations, ils lui ordonnerent de faire avancer ſa flotte vers Copenhague, d'attaquer les Suédois qui y étoient alors avec vingt-deux vaiſſeaux. On n'avoit encore commis aucun acte d'hoſtilité contr'eux, parce qu'on étoit perſuadé que l'intention des Anglois étoit

de les ſecourir, & qu'on ne vouloit pas rompre avec ces derniers : mais la révolution qui venoit d'arriver en Angleterre avoit fait changer les choſes de face. Cromwell étoit mort, Charles II, fils de l'infortuné Charles I, étoit monté ſur le trône d'Angleterre, & l'Amiral Montagu y étoit retourné avec ſa flotte pour appuyer le parti de ce Prince. Le Lieutenant-Amiral des Etats-Généraux, voyant que ſes infirmités augmentoient, demanda à Leurs Hautes Puiſſances la permiſſion de repaſſer en Hollande : on la lui accorda & on donna le commandement général de la flotte à Ruiter, avec ordre de ſuivre, de point en point, ce qui lui ſeroit preſcrit par les Ambaſſadeurs de Hollande en Danemarck. Leurs Excellences, ayant décidé de faire faire

une deſcente dans l'île de Funen ; envoyerent ordre à Ruiter de tenir ſes vaiſſeaux prêts à y tranſporter des troupes. Il ſe hâta de faire embarquer celles qui étoient deſtinées pour cette expédition ; mit à la voile le 5 novembre 1659 ; arriva devant Nybourg le 8 ſur le midi. Les Suédois, qui avoient établi des batteries de ce côté, firent un feu aſſez vif ſur les vaiſſeaux & en endommagerent pluſieurs. Lorſque la nuit fut arrivée, Ruiter fit mettre quelques ſoldats & des pierriers dans des chaloupes ; leur ordonna d'avancer près du rivage ; de feindre de vouloir faire une deſcente, afin d'attirer les Suédois de ce côté-là. Ses ordres ayant été ponctuellement exécutés, il fit voile vers Cartemonde, où l'on fit la deſcente. Ruiter ſe mit dans un canot pour

donner ſes ordres : il crioit aux ſoldats : *avancez, amis, avancez, ou vous êtes tous morts.* Les Suédois, qui s'étoient tranſportés de ce côté-là, faiſoient un feu continuel ; mais les Hollandois & les Danois, excités par l'exemple & par les encouragemens du Vice-Amiral, bravoient les dangers. Henri de Fleuri de Culan, Baron du Buat, Gentilhomme François, Capitaine de Cavalerie, au ſervice des Etats-Généraux, entendant la voix de Ruiter pour lequel il avoit beaucoup d'eſtime & d'amitié, mit l'épée à la main ; ſauta dans l'eau ; cria : *camarades, ſuivez-moi.* A l'inſtant il fut ſuivi par tous les ſoldats Hollandois & Danois qui gagnerent le rivage, s'élancerent ſur les Suédois, en taillerent une partie en piéces & mirent l'autre en fuite ;

paſſerent ſur un pont qu'ils trouverent ſans défenſe ; entrerent dans la ville & s'en rendirent maîtres. Le Maréchal Schak, qui commandoit les troupes de terre, ſe mit en marche pour aller attaquer Nybourg où les Suédois s'étoient retirés : il fut joint dans ſa marche par un détachement aſſez conſidérable, compoſé d'Impériaux, de Brandebourgeois, de Polonois & autres alliés du Roi de Danemarck. Se voyant alors en état d'attaquer plus ſûrement, il avança en diligence vers la ville ; arriva le 23 de novembre 1659 à une lieue de la place ; vit l'armée Suédoiſe rangée en ordre de bataille. Elle étoit commandée par le Prince de Sultſbach & le Maréchal Steenbok. Le poſte qu'elle occupoit étoit avantageux : elle étoit rangée ſur la

pente d'une assez longue colline; avoit derriere elle la ville de Nybourg, devant, un fossé avec de fortes haies, garnies de Mousquetaires & de Dragons. Le Maréchal Schak rangea la sienne en ordre de bataille. Le combat commença le 24 novembre: ce fut la Cavalerie Danoise qui forma l'attaque: elle avança jusqu'aux haies; mais elle y trouva tant de résistance qu'elle ne put aller plus loin. Les Dragons & les Mousquetaires combattirent avec un courage qui tenoit du désespoir. Ils repoussèrent la Cavalerie Danoise; firent même plier toute l'armée: ils s'étoient déjà rendus maîtres du canon, lorsque le Maréchal Schak commanda aux Hollandois de donner: ils le firent avec tant d'impétuosité & de courage, qu'ils forcerent les Suédois

d'abandonner le canon dont ils s'étoient emparés & de prendre la fuite. L'ardeur & le courage des Hollandois fit changer la bataille de face. Les Danois, les Impériaux, les Polonois & les troupes de Brandebourg reprirent courage; repouſſerent la cavalerie ennemie juſque dans Nybourg & taillerent en piéces preſque toute l'infanterie. Le Prince de Sultſbach & le Maréchal Steenbok, craignant d'être enfermés dans Nybourg, s'enfuirent au travers d'un bois juſqu'au bord de la mer. Ils y trouverent un pêcheur, qui, excité par les promeſſes d'une grande récompenſe, les paſſa, pendant la nuit, en Zélande. Le Maréchal Schak ſe hâta de mander à Ruiter le gain de la bataille, & de le prier de faire avancer ſa flotte devant Nybourg. Ruiter

mit promptement à la voile ; arriva en peu de tems à l'entrée du port ; fit tirer ſur un fort qui y étoit, en chaſſa les Suédois ; s'en empara ; avança plus près de la ville ; jetta l'ancre ; fit tirer ſur la place avec toute ſon artillerie. Les gros boulets renverſoient les maiſons, tuoient une multitude d'hommes & de chevaux ; parce que toute l'armée Suédoiſe s'étoit retirée daus cette ville après la perte de la bataille, & que les hommes & les chevaux y étoient comme entaſſés les uns ſur les autres. Ceux que les boulets épargnoient étoient écraſés par les débris des maiſons. Le bruit terrible que les coups de canon & la chûte des maiſons faiſoient, ôtoit l'uſage de l'ouie ; la pouſſiere, la fumée & la flamme ôtoient celui de la vue. Les gémiſſe-

mens des bleſſés, les cris des femmes, des enfans, faiſoient frémir d'horreur. La ville étoit ſi petite, qu'il n'y avoit point d'endroit où fuir, où ſe mettre à couvert; partout la mort étoit préſente & inévitable. Cette terrible ſituation fit enfin perdre l'eſpérance & le courage aux Suédois: ils envoyerent un trompette au Maréchal Schak pour le prier de faire ceſſer de tirer & d'entrer en accommodement. Il répondit qu'il n'y avoit point d'accommodement à eſpérer pour les Suédois; qu'il falloit qu'ils ſe rendiſſent à diſcrétion, & les vaiſſeaux continuerent à tirer. Bientôt on vit paroître trois Officiers Suédois qui allerent au camp des Danois, & propoſerent de ſe rendre à diſcrétion. Le Maréchal Schak envoya, de ſon côté,

des Officiers Danois dans Nybourg; pour faire connoître ſes intentions aux Suédois : il fit, en même-tems, dire à Ruiter, par un trompette, de ceſſer de tirer ſur la ville, parce que les Suédois offroient de ſe rendre à diſcrétion.

Ruiter, voyant que l'hiver avançoit, & ſachant qu'il eſt très-rigoureux dans ces climats, vouloit ramener en Hollande les vaiſſeaux & les équipages qu'on lui avoit confiés. Il répondit : *Il faut donc ſe hâter de conclure, ou je vais réduire la ville en maſures.* Ne recevant pas de réponſes auſſi promptement qu'il le ſouhaitoit, il recommença à tirer, & ſans interruption. Le Maréchal Schak lui envoya une lettre, par laquelle il lui mandoit que les Suédois s'étoient rendus à diſcrétion, & qu'on

ne pouvoit trop le remercier de ce qu'il avoit fait, puiſque c'étoit à lui ſeul qu'on devoit la priſe de cette ville. Elle ſe rendit le 25 de novembre. De ſept mille Suédois qui compoſoient l'armée, il n'en échappa pas un ſeul : ils furent tous tués ou faits priſonniers, à l'exception des deux Généraux, dont nous avons parlé, & qui s'étoient enfuis après la bataille. Toutes les autres villes de Funen ouvrirent leurs portes aux Danois qui y trouverent plus de cent piéces de canon & une quantité prodigieuſe de munitions de guerre & de bouche. Les Danois avouerent que c'étoit à la valeur des Hollandois & à l'habileté du Vice-Amiral Ruiter qu'ils devoient cette victoire. Ce fut ainſi que l'île de Funen, la plus grande du Danemarck après la

Zélande, rentra ſous la domination de ſes anciens maîtres.

La malheureuſe ville de Nybourg éprouva les cruautés de la guerre dans toute leur étendue. Les Impériaux & les Polonois la mirent à ſac; mais les Hollandois, plus humains & mieux diſciplinés, ſe tinrent ſous les armes. Les Officiers Généraux Danois firent prier Ruiter de deſcendre à terre, pour ſe délaſſer de ſes fatigues. Ils lui firent beaucoup de complimens auſſi-bien qu'aux Officiers Hollandois de terre, & les remercierent, au nom du Roi de Danemarck, des grands ſervices qu'ils avoient rendus à Sa Majeſté. Le Chevalier de Terlon, alors Ambaſſadeur de France auprès du Roi de Suede, dit dans ſes Mémoires, que la politique empêcha les Hollandois de tranſporter

les troupes des alliés dans l'île de Zélande, parce que leur intérêt demandoit qu'ils entretinſſent toujours la balance égale entre les deux Rois du Nord : mais il eſt certain, dit Gérard Brant, Auteur de la Vie de Ruiter, qu'on ne propoſa point au Vice-Amiral de tranſporter des troupes dans cette île ; que le même jour qu'il alla à terre, il repréſenta au Maréchal Schak, que, faute de vivres, il ne pouvoit tenir plus longtems la mer ; d'ailleurs que la ſaiſon étoit ſi avancée, qu'il n'y avoit plus que des glaces à attendre & des tempêtes à eſſuyer. Il gémit en voyant des femmes & des enfans que la barbarie avoit dépouillés de leurs vêtemens & expoſés aux rigueurs du froid qui eſt terrible dans ces climats. L'humanité eſt toujours compagne de la véritable valeur.

La ville étant fort petite, se trouva alors remplie de soldats Danois, Allemands, Hollandois, Polonois, & de prisonniers Suédois, outre les habitans, les chevaux & les chariots. Ruiter se hâta d'en sortir avec les Hollandois; mit à la voile le lendemain, 28 de novembre 1659; il avança au-delà de la passe de Nybourg; alla jusque sous le fort; delà il se rendit à Lubec, pour y prendre des vivres.

Le Roi de Danemarck fit chanter le *Te Deum* dans toutes les Eglises de son Royaume; manda à Leurs Hautes Puissances que c'étoit à la valeur des troupes qu'elles avoient envoyées à son secours, qu'il devoit ses succès. Lorsque Ruiter fut arrivé à Lubec, le Prince de Meklenbourg passa sur son bord pour lui faire

compliment au ſujet de la priſe de Nybourg; les Magiſtrats lui envoyerent deux Sénateurs pour le prier de deſcendre à terre & de paſſer un jour dans leur ville. Il ſe rendit le ſoir à leur invitation & reçut d'eux toutes ſortes d'honneurs. Les Suédois furent inſtruits qu'il étoit dans Lubec : ils poſterent cinq cens hommes en embuſcade, pour l'enlever lorſqu'il retourneroit à ſes vaiſſeaux : mais il en fut averti & prit ſi bien ſes précautions, qu'il fit échouer leur projet. Le 13, il fut joint par une flotte marchande & pluſieurs vaiſſeaux de guerre qui lui apportoient de Hollande toutes les proviſions dont il pouvoit avoir beſoin. Il ſe rendit à Copenhague; fit entrer ſa flotte dans le port, parce qu'il commençoit à geler très-fort. Le 17, le Roi de

Danemarck le fit prier de deſcendre à terre, avec tous les Officiers Généraux de l'armée navale; les fit inviter à ſouper auſſi-bien que les Ambaſſadeurs des Etats-Généraux. Pendant le repas, Sa Majeſté donna à Ruiter les plus grandes marques de bonté. Peu de jours après, elle lui envoya une chaîne d'or d'un grand prix. La Reine y avoit attaché une médaille d'or ſur laquelle étoit le buſte du Roi, & qu'elle avoit fait entourer de quarante-deux diamans très-beaux. Au revers, on voyoit un vaiſſeau de guerre en pleine mer, & au bas de la médaille étoit attachée une perle de la plus grande beauté. Ce magnifique préſent étoit d'autant plus flateur pour Ruiter, qu'il l'avoit mérité. L'Amiral Bielke, qui étoit chargé de le préſenter, dit au Vice-

l'Amiral de Hollande : *Le Roi mon maître m'a ordonné de vous assurer que dans l'état où il se trouve, il ne peut vous faire d'autres présens.*

Ruiter, ayant reçu ordre des Etats-Généraux de passer l'hiver à Copenhague, prit toutes les précautions qu'il crut nécessaires pour la sûreté de ses vaisseaux, & pour garantir la ville de toute surprise de la part des Suédois qui étoient encore aux environs. Le Roi fut tellement satisfait de ses opérations qu'il lui en fit faire des complimens, & alla, le 12 janvier 1660, dîner à son bord, avec les Ambassadeurs de France, d'Angleterre & de Hollande. Au commencement de février, les Hollandois furent attaqués d'une maladie contagieuse : en peu de tems, il en périt près de cinq cens, tant matelots

qu'Officiers. Ruiter en fut attaqué ; mais la force de ſon tempérament le ſauva. Le dégel ayant rendu la mer navigable, Ruiter réſolut d'aller fermer le paſſage à l'armée navale de Suede qui étoit à Landſcroon. Avant de mettre à la voile, il invita à dîner le Roi de Danemarck, la Reine, le Duc de Lunébourg, pluſieurs autres Princes, les Ambaſſadeurs des Provinces-Unies, l'Amiral Bielke & ſon épouſe : il les traita magnifiquement. Le lendemain, qui étoit le 27 de février, il leva l'ancre & alla ſe placer devant Landſcroon.

La guerre entre la Suede & le Danemarck alloit continuer avec la derniere vigueur. Charles-Guſtave, Roi de Suede, étoit actif, bouillant, impétueux ; les obſtacles irritoient ſon ambition : mais il mourut le 23

de février de cette année qui étoit 1660, & laiſſa la Couronne à ſon fils Charles XI, qui n'avoit alors que cinq ans. Les embarras qu'occaſionne ordinairement une minorité, furent cauſe que la Suede ſe diſpoſa à la paix & conſentit à une ſuſpenſion d'armes. Alors les Ambaſſadeurs de Leurs Hautes Puiſſances envoyerent ordre à Ruiter d'évacuer Landſcroon & d'en laiſſer ſortir les Suédois : mais il leur fit connoître qu'en retenant les forces maritimes de cette Puiſſance dans l'inaction, il la forceroit à la paix, & reſta devant le port de Landſcroon. Ce qu'il avoit prévu arriva. La Suede ſe relâcha de ſes prétentions, & la paix fut conclue le 6 de juin entre le Danemarck & la Suede. L'étonnement eſt épuiſé ; lorſqu'on voit un homme ſorti du

néant, forcer, par ſa prudence, ſon courage & ſa fermeté, deux grands Rois à conclure une paix, à laquelle les Ambaſſadeurs de France, d'Angleterre & de Hollande même travailloient inutilement depuis pluſieurs années. Afin de hâter la concluſion de cette paix, il offrit ſes vaiſſeaux pour tranſporter les troupes Suédoiſes dans leur pays. Lorſqu'on eut accepté ſa propoſition, il fit voile vers le Sond, y arriva le 3 de juillet. Le Prince de Sultſback, pluſieurs Officiers Suédois & M. de Terlon, Ambaſſadeur de France en Suede, allerent lui rendre viſite à ſon bord. Il les régala auſſi magnifiquement que ſa ſituation pouvoit le permettre. On ſe livra à cette franchiſe, à cette cordialité que nos peres admettoient aux tables, & qu'une délicateſſe mal

entendue en a bannie : on but à la ſanté des Rois de Danemarck & de Suede, des autres Rois de l'Europe, & à celle des Ambaſſadeurs. Les Suédois étoient tout étonnés de trouver tant de politeſſe & de douceur dans Ruiter : ils avoient éprouvé pluſieurs fois les effets de ſa valeur, croyoient que ſes talens ſe bornoient à ſavoir combattre ſur mer, & qu'il devoit être étranger parmi les gens de Cour.

Ruiter, après avoir ſatisfait aux devoirs que lui preſcrivoit la politeſſe, remplit ceux que lui dictoit le devoir : il paſſa en Suede l'Infanterie & la Cavalerie de cette Couronne. Pendant qu'il étoit occupé à ce travail, il fut invité à dîner dans la forteresſe de Cronenbourg par le Maréchal Steenbok, qui étoit au ſervice

de la Suede, le Comte de Dhona & le Sénateur Stene Bielk : ceux mêmes qu'il avoit vaincus s'empreſſoient de lui donner des marques d'eſtime & de conſidération.

Lorſqu'il eut fait tranſporter tous les Suédois dans leur pays, il ſe rendit à Copenhague pour en avertir le Roi de Danemarck. Sa Majeſté Danoiſe, Frédéric III, perſuadée qu'un Monarque doit récompenſer d'une maniere digne du rang ſuprême auquel il eſt élevé, les exploits d'un Héros qui a ſoutenu ſes intérêts & défendu ſa Couronne, donna à Ruiter une penſion de huit cens écus ; l'annoblit & toute ſa poſtérité, lui attribuant tous les honneurs, avantages & prérogatives de la Nobleſſe de Danemarck. Ses lettres, datées du premier a ût ancien ſtyle, ou du 11,

1660, lui furent préſentées par le Roi même. Elles étoient écrites en latin. En voici à peu-près la traduction.

« Nous, Frédéric III, par la grace » de Dieu, Roi de Danemarck, de » Norvége, des Vandales & des » Gots, Duc de Sleeſwyk & de » Holſtein, de Stoormaren & Dit- » marſchen, Comte d'Oldembourg » & de Delmenhorſt, ſavoir faiſons » à tous ceux qu'il appartiendra, tant » en notre nom, qu'au nom de nos » ſucceſſeurs au Royaume de Dane- » marck, qu'encore que nous ſoyons » naturellement portés à faire du » bien à tous en général, & à répan- » dre nos graces & faveurs Royales » ſur chacun en particulier, néan- » moins, nous nous trouvons obli- » gés de les communiquer principa-

» lement à ceux qui ont rendu des
» ſervices ſignalés à Nous, à notre
» Royaume & à toutes les Provinces
» de notre obéiſſance dans la derniere
» guerre que nous avons eue à ſou-
» tenir contre la Suede; lorſqu'étant
» aſſiégés par nos ennemis, Nous
» avons été aſſiſtés & ſecourus par
» nos voiſins, par nos alliés, & ſur-
» tout par l'armée navale des Pro-
» vinces-Unies. C'eſt pourquoi, pre-
» nant en conſidération les vertus
» héroïques, les ſervices importans
» & la fidélité inviolable de Michel
» Ruiter, Vice-Amiral de Hollande,
» commandant en chef l'armée na-
» vale des Etats-Généraux; comme
» auſſi la valeur avec laquelle il a
» combattu; le zèle & la vigilance
» avec leſquels il a inceſſamment agi
» & fait agir ſon armée pour nos

intérêts

» intérêts & pour ceux de tout notre
» Royaume, dans le tems du ſiége
» de notre ville Royale de Copen-
» hague; à la priſe de l'île de Fu-
» nen; au tranſport des troupes de
» Suede de notre Oreſond en Scho-
» nen, après la paix faite entre nous
» & cette Couronne; enfin dans
» toutes les occaſions qui ſe ſont of-
» fertes, & dans tous les combats
» qu'il a glorieuſement ſoutenus par
» mer, ſans épargner ni ſes peines
» ni ſon ſang. Nous, de notre pur
» mouvement, inclination & auto-
» rité Royale, après avoir mûrement
» délibéré & pris l'avis de notre
» Conſeil, voulons le recevoir &
» admettre avec ſes enfans, ſucceſ-
» ſeurs & deſcendans légitimes en
» ligne directe, tant maſculine que
» féminine, dans l'ordre de la No-

» bleſſe qui a ſon rang aux Tournois
» de nos Royaumes & Principautés.
» Et, en conſéquence, Nous, avec
» pleine connoiſſance de cauſe & en
» vertu de ces préſentes Patentes,
» de nous émanées, recevons & ad-
» mettons ledit Michel de Ruiter,
» enſemble ſes légitimes ſucceſſeurs,
» enfans, deſcendans de lui en ligne
» directe, de l'un & de l'autre ſexe,
» dans le Collége & la Société de
» notre Nobleſſe, à laquelle ils ſont
» & demeureront, dès-à-préſent,
» incorporés, pour jouir de tous les
» mêmes bénéfices, priviléges, hon-
» neurs, dignités, prérogatives &
» prééminences dont elle jouit,
» comme s'ils étoient nés parmi elle,
» & iſſus de parens véritablement
» Nobles, de l'une & de l'autre
» ligne, paternelle & maternelle. Et

» pour plus grande foi & mémoire
» de notre faveur Royale, & de
» l'aggrégation dudit Ruiter & de
» ſes deſcendans parmi notre No-
» bleſſe, nous avons amplifié l'ancien
» écu de ſes armes, en ſorte qu'il
» pourra, déſormais, avec ſeſdits
» deſcendans, le porter tel que la
» Nobleſſe le porte ordinairement,
» couronné, avec le caſque ouvert
» au-deſſus, d'où ſort un homme ar-
» mé, ayant le bras droit étendu & à
» la main une épée nue, dont il me-
» nace de frapper. Et afin qu'ils puiſ-
» ſent avoir des preuves plus claires
» & plus inconteſtables de leur No-
» bleſſe, nous leur avons accordé de
» porter, à perpétuité, les armes ci-
» deſſus deſſinées; ſavoir un écu écar-
» telé, ſur lequel il y aura au haut,
» du côté droit, ou au premier quar-

» tier du chef, un Cuiraſſier à che-
» val, le bras droit élevé, & l'épée
» nue au poing, prête à frapper. Au
» bas, du même côté, ou au pre-
» mier quartier de la pointe (*), un
» canon d'or, & au-deſſous trois
» boulets d'or. Au haut, du côté gau-
» che, ou au ſecond quartier du
» chef une croix d'argent en champ
» de gueules. Au bas, du même côté,
» ou au ſecond quartier de la pointe,
» un vaiſſeau Amiral d'argent, en
» champ d'azur. Deſquelles armes
» Nous avons voulu honorer & gra-
» tifier ledit de Ruiter & ſes légiti-
» mes deſcendans, en les incorpo-
» rant à la Nobleſſe de notre Royau-
» me à perpétuité, & leur accordant

(*) On blaſonne ordinairement d'une autre maniere : le premier quartier de la pointe n'eſt blaſonné que le troiſiéme.

» de jouir, à l'avenir, ſans aucun
» empêchement, des mêmes hon-
» neurs, dignités & prérogatives
» dont elle jouit, & de porter les
» armes qui ſont deſſinées à la tête
» des préſentes. Ce que nous avons
» voulu notifier publiquement à
» tous, par ces Patentes ſignées de
» notre main, & ſcellées de notre
» Sceau Royal. Donné & fait en no-
» tre ville de Copenhague, le pre-
» mier août 1660.

FRÉDÉRIC.

Et, par commandement,

T. V. LENTEN.

Le 7 août, Ruiter reçut ordre des Etats-Généraux de retourner en Hollande avec la flotte de Leurs Hautes Puiſſances. Il prit congé du

Roi, de la Reine & de toute la Cour; mit à la voile, le 13 du même mois pour ſe rendre au Sond. Lorſqu'il partit, on le ſalua par une décharge de toute l'artillerie de la ville. La flotte Hollandoiſe arriva au Vlie le 3 ſeptembre 1660 : il y avoit quinze mois & quatorze jours qu'elle étoit partie du Texel. Lorſque Ruiter ſembloit être en ſûreté, il ſe trouva dans un plus grand danger que ceux qu'il avoit juſqu'alors eſſuyés. En allant du Vlie à Amſterdam & étant ſur la Zuiderzée, le vaiſſeau qu'il montoit fut abordé par un autre qui paſſa par-deſſus, le fit couler bas, & Ruiter n'échappa à la mort que par un miracle. Il eut la préſence d'eſprit de ſaiſir les cordages & la force de s'y tenir attaché: on courut à lui & on le ſauva. Ainſi, il penſa éprouver la

vérité de ce proverbe qui dit qu'on peut périr au port. Il ſe hâta d'aller à Amſterdam, pour revoir ſa famille, dont il avoit été ſéparé pendant un long eſpace de tems.

Les Etats des Provinces-Unies, informés que les Corſaires de Barbarie continuoient de gêner le commerce de leurs marchands aux Echelles du Levant, ordonnerent à Ruiter d'aller croiſer ſur la Méditerranée avec neuf vaiſſeaux de guerre, montés tous enſemble de trois cens quatre-vingt-deux piéces de canon & de ſeize cens ſoixante hommes, avec une flûte chargée de vivres. Il partit ſur la fin de mai 1661; ſe rendit à ſa deſtination; croiſa juſqu'au 7 de novembre, ſans rencontrer un ſeul Corſaire. Enfin ce jour-là, il donna la chaſſe à ſix, dont cinq lui échap-

perent : mais il prit le ſixiéme, qui portoit vingt-deux piéces de canon, cent cinquante hommes d'équipage, & dans lequel il y avoit trente-ſix eſclaves Chrétiens qu'il délivra. Le 16 de février de l'année ſuivante, il donna encore la chaſſe à huit Corſaires & n'en put prendre qu'un, qui étoit à-peu-près de la même force que celui qu'il avoit déjà pris : il pourſuivit les ſept autres juſque dans le port de Farine, où il les aſſiégea : mais, voyant qu'ils s'étoient retirés ſous les châteaux, il les abandonna. Le 26 février il prit un troiſiéme Corſaire ; ſe rendit devant Tunis, propoſa au Roi d'échanger les eſclaves Hollandois qui étoient dans ſes Etats, avec les Turcs qu'il avoit pris : ſa propoſition fut acceptée & l'échange ſe fit. Il continua à croiſer

ſur ces côtes & jetta tellement l'épouvante parmi les Barbares, qu'ils écouterent les propoſitions qu'il leur fit. La paix fut conclue le 2 de ſeptembre 1662 avec la Régence de Tunis, & le 16 novembre ſuivant avec les Algériens. Les Capitaines des vaiſſeaux & les équipages commençoient à s'ennuyer d'être ſi longtems en mer. Enfin il reçut ordre de Leurs Hautes Puiſſances de revenir en Hollande, & l'on envoya le Contre-Amiral Tromp, fils de celui dont nous avons parlé plus haut, croiſer à ſa place ſur les côtes de Barbarie.

Le nom ſeul de Ruiter effrayoit les Algériens: ils n'oſerent attaquer les vaiſſeaux Hollandois, tant qu'il fut ſur la Méditerranée: mais ſi-tôt qu'ils eurent appris ſon départ, ils

recommencerent à courir ſur eux. Le Contre-Amiral Tromp en rencontra deux près du détroit de Gibraltar, les prit; délivra deux bâtimens Hollandois, dont ils s'étoient emparés; fit eſclaves deux cens quatre-vingt-huit Turcs qui étoient dedans, & inſtruiſit les Etats-Généraux de ce qui ſe paſſoit. Leurs Hautes Puiſſances, indignées de la hardieſſe & de la perfidie de ces Barbares, ſe hâterent d'envoyer encore ſur leurs côtes Ruiter avec une eſcadre de douze vaiſſeaux de guerre: elles avoient mis toute leur confiance en ce grand homme; le regardoient comme leur épée & leur bouclier. Son jeune fils, Engel de Ruiter, qui étoit alors dans ſa quinziéme année, s'embarqua avec lui, pour apprendre, ſous un pareil maître, l'art de la

navigation & de la guerre. Ruiter mit à la voile; ſortit du Vlie le 8 mai 1664; arriva devant Alger le 19 de juin ſuivant. Auſſi-tôt que le Divan en fut informé, il fit relâcher le Conſul qu'on retenoit priſonnier au Palais du Roi, mais on lui donna des gardes. Ruiter écrivit au Divan, ſe plaignit de ce qu'on avoit pris des vaiſſeaux Hollandois, au milieu de la paix; & propoſa de faire un nouveau traité. Les Algériens y conſentirent, à condition qu'il ſeroit permis à leurs vaiſſeaux de viſiter ceux des Hollandois qu'ils rencontreroient en mer, & d'en enlever les marchandiſes qui appartiendroient aux étrangers. Ruiter rejetta cette propoſition avec hauteur, menaça les Algériens de leur déclarer la guerre au nom des Etats-Généraux.

Pendant que ce Général étoit en conteſtation avec le Divan d'Alger, il s'éleva un ſujet de brouillerie entre l'Angleterre & la Hollande. Le 4 août, il reçut une lettre du Conſul Hollandois qui étoit à Cadix, & qui l'informoit que les Anglois établis dans cette ville diſoient qu'on travailloit en Angleterre à un grand armement de mer; qu'on devoit embarquer quinze mille ſoldats, & que le Duc d'Yorck commanderoit lui-même l'armée. Ce grand appareil n'étoit pas capable d'effrayer un homme tel que Ruiter; il répondit au Conſul: *J'ai reçu votre lettre qui m'annonce les préparatifs qu'on fait en Angleterre, & que le Duc d'Yorck doit aller lui-même en mer. Ce n'eſt pas une choſe bien effrayante: dans le combat, il ne ſera qu'un homme*

comme un autre, & ne pourra payer de ſa perſonne que comme un autre. Ceux qui ſe laiſſent épouvanter par les menaces doivent reſter chez eux & ne pas aller à la guerre. Pour nous, nous attendrons, avec un reſpectueux ſilence, les decrets de l'Eternel. Au reſte, ſi vous apprenez quelque choſe de plus particulier, faites-le-moi ſavoir au plutôt, par Cadix ou par Gibraltar.

Peu de tems après, les Etats de Hollande furent informés que Holmes, Capitaine de vaiſſeau de guerre Anglois, avoit pris ſur la côte d'Afrique, près du Cap-Verd, pluſieurs bâtimens marchands appartenans à la Compagnie Hollandoiſe des Indes Occidentales; qu'il avoit forcé les Hollandois de lui abandonner le fort qu'ils avoient dans l'île de

Gorée, & s'étoit emparé de toutes leurs marchandiſes ; enfin que les Anglois prétendoient que toutes les côtes de l'Afrique leur appartenoient en vertu d'une donation que le Roi de Portugal leur en avoit faite ; & qu'ils avoient formé le projet de chaſſer les Hollandois de toutes les poſſeſſions qu'ils y avoient. A cette nouvelle, les Etats-Généraux firent des préparatifs pour défendre leurs poſſeſſions : ils réſolurent même d'envoyer ordre à Ruiter de ſe rendre promptement en Guinée avec ſes douze vaiſſeaux, en attendant qu'on eût équipé une autre flotte ; de reprendre ce que les Anglois avoient enlevé à l'Etat & à la Compagnie des Indes Occidentales ; de faire tous ſes efforts pour dérober ſa marche au Vice-Amiral Lauwſon qui croiſoit

ſur la Méditerranée avec une eſcadre Angloiſe compoſée de treize navires. Ruiter fit ſes préparatifs le plus ſecrétement & le plus promptement qu'il fut poſſible. Lorſqu'il eut pris toutes les proviſions qu'il crut néceſſaires, il fit acheter pluſieurs milliers de limons, en diſtribua vingt-cinq par tête, afin de conſerver, par ce rafraîchiſſement, la ſanté à ſes équipages : rien n'échappoit à ce grand homme. Il ſortit le 5 octobre de la baye de Cadix, avec ſa flotte qui, comme nous l'avons déjà dit, étoit compoſée de douze navires de guerre & d'une flûte. Le 22 du même mois, ſur les trois heures du matin, la flotte Hollandoiſe jetta l'ancre proche de l'île Gorée. A la pointe du jour, Ruiter découvrit neuf vaiſſeaux Anglois qui étoient à l'ancre ſous un

des châteaux de l'île : un portoit la flamme au grand mât, & la banniere de la Compagnie Angloiſe étoit arborée ſur les deux fortereſſes. Le Vice-Amiral, excité par le deſir de venger ſa nation, fit avancer ſa flotte ſur les vaiſſeaux Anglois & les enferma dans un croiſſant. Les Anglois, intimidés, envoyerent deux de leurs Capitaines au bord de Ruiter, pour lui demander quelle étoit la raiſon qui l'engageoit à venir à leurs fortereſſes avec cet appareil de guerre. Il répondit : *C'eſt pour me rendre maître de ces vaiſſeaux & de ces fortereſſes.* Les Capitaines Anglois repliquerent : *La guerre eſt donc déclarée entre la Hollande & l'Angleterre.* Ruiter reprit : *Nous ne ſommes en guerre qu'avec des gens comme vous, qui, par une injuſte ſurpriſe, avez*

enlevé à la Compagnie Hollandoiſe des Indes Occidentales ſes vaiſſeaux & ſes forts. Nous ſommes venus pour les reprendre & pour nous oppoſer aux violences de ceux qui inſultent ainſi nos compatriotes & qui leur font eſſuyer tous les jours de nouveaux outrages. Les députés des Anglois retournerent à leurs vaiſſeaux. Ruiter leur envoya deux Capitaines Hollandois, pour leur demander de ſa part s'ils comptoient défendre l'île. On leur répondit qu'on n'en avoit pas l'intention, & que l'eſcadre Angloiſe n'étoit compoſée que de vaiſſeaux marchands ſous l'eſcorte d'un vaiſſeau de guerre. Malgré leur déclaration, Ruiter les força de reſter à l'ancre & les fit eſcorter. Il ſomma enſuite le Gouverneur de l'île de la lui livrer avec les fortereſſes.

Le Gouverneur, voyant qu'il n'avoit aucun ſecours à eſpérer, évacua l'île & les châteaux le 25 octobre; les Hollandois s'en mirent en poſſeſſion; retinrent le canon, toutes les munitions de guerre qui s'y trouverent, & les marchandiſes. Ruiter y établit un Gouverneur avec une garniſon. Il fit mettre le Gouverneur Anglois avec ſes ſoldats dans un des vaiſſeaux marchands d'Angleterre, pour les tranſporter à la Gambie où les Anglois avoient un comptoir, & leur donna des proviſions ſuffiſantes pour leur route.

Lorſque les Hollandois furent en poſſeſſion de l'île, quelques-uns avancerent avec leurs navires vers l'eſt, & envoyerent leurs barques proche le rivage de la terre-ferme, pour y aller faire de l'eau. Une s'étant

avancée plus que les autres, rencontra un vieux Négre qui demanda en très-bon Hollandois quel étoit celui qui commandoit la flotte des Provinces-Unies. Les Hollandois lui répondirent que c'étoit Michel de Ruiter. *Quoi*, s'écria le Négre, *Michel de Ruiter!* Les Hollandois lui aſſurerent qu'ils lui diſoient la vérité. *Quoi*, reprit encore le Négre, *Michel, qui a été garçon d'un Boſman* (*), *eſt maintenant Amiral! cela eſt impoſſible.* Le Négre entendant les Hollandois aſſurer qu'ils diſoient la vérité, les pria de le mener au bord de Ruiter, afin qu'il revît ſon ancien camarade avec lequel il

(*) C'eſt un Officier qui a ſoin de l'ancre & des cordages, comme on l'a déjà dit.

avoit vécu & voyagé dans ſa jeuneſſe, & qu'il eût la ſatisfaction de lui parler encore une fois. Ce Négre avoit été acheté, étant fort jeune, ſur les côtes de Guinée par un Hollandois qui l'emmena en Hollande; lui rendit ſa liberté lorſqu'il eut embraſſé la Religion Chrétienne. En baptiſant ce Négre, on lui avoit donné le nom de Jean Compani. Lorſqu'il fut libre, il ſe mit au ſervice d'un Officier de mer, & ſe trouva dans le vaiſſeau ſur lequel Ruiter s'embarqua la premiere fois qu'il alla en mer. Comme ils étoient à-peu-près de même âge, le Négre prit beaucoup d'affection pour lui & lui rendit tous les ſervices qui dépendoient de lui. Ce Négre retourna dans ſa Patrie, où il parvint, par la ſuite, à la dignité de Vice-Roi. Les Hollandois

le conduiſirent au bord de Ruiter. Ces deux anciens camarades ſe reconnurent; parlerent du tems de leur jeuneſſe; ſe raconterent réciproquement ce qu'ils avoient fait & ce qui leur étoit arrivé. Chacun d'eux fut étonné de l'élévation de l'autre. Le Négre ne revenoit point de ſa ſurpriſe, en voyant que ſon camarade, le garçon d'un Boſman, étoit alors Amiral d'une flotte Hollandoiſe qui étoit devant lui: Ruiter, de ſon côté, étoit dans une ſurpriſe extrême en voyant un miſérable eſclave Négre Vice-Roi du pays où il ſe trouvoit. Ce Négre avoit la mémoire ſi heureuſe qu'il rappella à Ruiter le nom de tous les Officiers ſous leſquels ils avoient ſervi, & lui fit une deſcription très-exacte de Fleſſingue. Ruiter lui marqua beaucoup d'amitié

l'écouta avec ſatisfaction faire le tableau des plaiſirs innocens d'un âge où l'on eſt exempt des ſoucis qui viennent enſuite tourmenter pendant le reſte de la vie. Il lui fit pluſieurs queſtions ; lui demanda, entr'autres choſes, s'il étoit reſté attaché à la Religion Chrétienne. Le Négre lui répondit qu'il avoit toujours retenu ces mots : *Notre Pere. Je crois en Dieu ;* mais que quand il parloit de la Religion Chrétienne, ſes enfans & tous les Négres de ſa nation ſe moquoient de lui, ce qui étoit cauſe qu'il ſe contentoit de demeurer Chrétien dans ſon cœur, & de ſervir Dieu ſelon les lumieres qu'il avoit reçues. On lui demanda s'il n'aimeroit pas mieux demeurer en Hollande que dans le pays où il étoit. Il répondit qu'il aimoit mieux reſter dans

ſon pays quoiqu'il fût très-pauvre. Il avoit alors environ ſoixante ans. Ruiter lui fit préſent de quelques habits & d'autres choſes qu'on regardoit comme fort précieuſes dans ce pays. Lorſque le Négre fut de retour chez lui, il y fit de grands éloges de Ruiter & des Hollandois, ce qui leur attira la confiance & l'amitié de tous les Négres de cette contrée.

Ruiter, ayant achevé ſon expédition de Gorée, réſolut d'aller du côté de Sierra-Léona, pour mettre à terre ſes équipages qui avoient beſoin de quelques jours de rafraîchiſſemens, pour nettoyer les vaiſſeaux, faire de l'eau & du bois. Lorſque la flotte fut arrivée dans la riviere de ce nom, les Hollandois deſcendirent à terre. Les uns s'occuperent à faire de l'eau, les autres à couper du bois.

Quelques Officiers prirent une chaloupe, remonterent la riviere du côté du Nord, afin de voir s'ils ne trouveroient point quelques rafraîchiſſemens. Ils arriverent chez un Roi qui les reçut fort honnêtement; leur fit entendre que les Anglois avoient des magaſins dans une île qui n'étoit pas éloignée; qu'ils y retenoient un Hollandois priſonnier avec ſa femme, ſes deux filles, & les traitoient comme des eſclaves; qu'ils avoient pillé pluſieurs vaiſſeaux Hollandois qui étoient venus dans la riviere. Au récit de ces violences & de ces injuſtices, Ruiter entra en fureur. Sa premiere idée fut d'aller délivrer, de force ou de gré, le Hollandois avec ſa femme & ſes filles. Il détacha quatre vaiſſeaux de ſa flotte; ſe mit ſur un, remonta la

riviere

riviere juſqu'à l'île Angloiſe, où il aborda; ſe fit conduire à l'habitation du Gouverneur; lui demanda s'il y avoit des Hollandois dans cette île. Le Gouverneur lui répondit qu'il y en avoit un avec ſes deux filles; que ſa femme étoit morte depuis trois ſemaines; que le pere & les filles demeuroient volontairement avec les Anglois. Ruiter dit qu'il falloit lui remettre ce Hollandois avec ſes deux filles, ſinon qu'il alloit réduire en poudre l'habitation des Anglois. On ſe hâta de lui envoyer cette famille infortunée. Le pere déclara qu'il avoit été pris par les Anglois proche de l'île de Gorée avec ſa femme & ſes filles; qu'on les avoit amenés dans ce pays où on leur avoit fait eſſuyer toutes ſortes de mauvais traitemens; qu'il y avoit dans l'île beaucoup de mar-

chandiſes qui appartenoient à la Compagnie Hollandoiſe des Indes Occidentales; que, ſous les apparences de l'amitié, un vaiſſeau Anglois s'étoit emparé d'un vaiſſeau marchand Hollandois. Ruiter, indigné de ces horribles procédés, envoya des chaloupes armées attaquer l'habitation des Anglois; fit promptement deſcendre ſon monde à terre; dit au Gouverneur : *Puiſque les Anglois ont apporté ici les marchandiſes qu'ils ont enlevées aux Hollandois, je vais prendre tout ce qu'il y a, cela ſervira à indemniſer mes compatriotes.* Il fit enſuite ouvrir les loges: on prit tout ce qui s'y trouva; on le porta dans les chaloupes & dans les canots. Les matelots & les ſoldats parcoururent toute l'île, y trouverent une quantité prodigieuſe

de marchandiſes & d'uſtenſiles qui étoient cachés dans les bois & ſous terre. Le Vice-Amiral eut cependant l'humanité de laiſſer aux Anglois des vivres & des marchandiſes pour ſubſiſter juſqu'à ce qu'ils euſſent reçu des ſecours d'Angleterre, & défendit à ſes matelots & à ſes ſoldats de toucher ni à leurs maiſons ni à leurs arbres. Il fit faire un inventaire de tout ce qu'il emportoit en préſence du Commis du Comptoir Anglois qui le ſigna. Il prit cette ſage précaution, afin qu'en cas d'un accommodement entre les deux Puiſſances, les Anglois ne fiſſent pas monter leurs marchandiſes à un prix au-delà de leur valeur. Après cette opération, Ruiter leva l'ancre le 15 décembre 1664, & mit à la voile pour ſe rendre vers la côte d'Or, à fin d'y

reprendre tous les forts que les Anglois avoient enlevés aux Hollandois. Il commença par attaquer celui de Tacorari, ſitué près de Cormantin; s'en rendit maître; en chaſſa les Anglois; en enleva toutes les marchandiſes & le réduiſit en cendres; alla enſuite attaquer celui de Cormantin, le prit vers le commencement de février 1665. Peu de tems après, il reçut ordre des Etats-Généraux d'attaquer les Anglois par-tout où il les trouveroit, excepté en Europe; d'aller même les chercher juſque dans leurs poſſeſſions en Amérique. Il fit les préparatifs pour ſon départ; mit à la voile le 2 mars 1665. Lorſque ſon eſcadre partit des côtes de Guinée, elle étoit encore compoſée de douze vaiſſeaux de guerre, & d'une flûte de charge. Il n'y avoit pas un

ſeul malade, quoiqu'elle eût fait un ſéjour de pluſieurs mois dans un climat fort dangereux pour les Européens : mais Ruiter ſe regardoit comme le pere de ceux qui étoient ſous ſon commandement, & veilloit, avec un ſoin extrême, à leur ſanté.

Il arriva à la Barbade le 29 avril ; entra le 1 mai dans la baye, en faiſant ſes bordées entre les deux forts. A l'inſtant le fort qui eſt au ſud de l'île, fit feu ſur ſon eſcadre : les vaiſſeaux marchands Anglois qui y étoient mouillés au nombre de trente-ſix, lui lâcherent leurs bordées. Les Hollandois furent ſi maltraités qu'ils pouvoient à peine manœuvrer. Le vaiſſeau Amiral le fut plus que les autres : toutes ſes voiles, ſes manœuvres courantes, ſes bras, ſes boulines, ſes itaques, ſon étai de mât d'artimon

& dix de ſes haubans furent coupés. Il reçut, à ſtribord, trois ou quatre coups à l'eau; deux dans ſon grand mât; celui d'artimon fut emporté. L'intrépide Ruiter reſta quelque tems au milieu du feu & en fit lui-même un terrible. Le combat ne dura qu'une heure & demie; mais il fut très-vif. Il y eut huit hommes tués ſur le vaiſſeau Amiral, quinze bleſſés. Enfin les Hollandois ne pouvant plus manœuvrer, furent obligés de ſe retirer. On fit les réparations les plus preſſantes aux vaiſſeaux, afin de les mettre en état d'aller à la Martinique qui appartenoit aux François avec leſquels la Hollande n'étoit pas en guerre. Le Gouverneur reçut Ruiter avec accueil; il lui fournit, à un prix fort raiſonnable, les denrées dont il avoit beſoin. Ruiter ſachant

qu'il faut mettre de la diligence dans les expéditions maritimes, partit le 6 mai avec ſept vaiſſeaux qui ſe trouverent plutôt prêts que les autres; alla vers les Antilles, pour voir ſi, dans les ports de celles qui appartenoient aux Anglois, il ne trouveroit point quelques vaiſſeaux dont il pût ſe rendre maître. Dans ſa route, il rencontra une flûte Hollandoiſe qui étoit au ſervice de France, & venoit de la Rochelle. Elle lui apprit que la guerre étoit déclarée entre la Hollande & l'Angleterre; mais qu'il n'y avoit point encore eu de combat entre les armées navales des deux nations. Le lendemain, il rencontra encore une barque de Hambourg qui l'avertit qu'il y avoit neuf vaiſſeaux marchands Anglois à l'île de Niéves ou Niévis, & quatre à celle de

Montſerrat. Il dirigea ſa route vers Montſerrat; y arriva le 9 à la pointe du jour; prit un vaiſſeau Anglois, monté de vingt piéces de canon, chargé de ſucre & de tabac. Il entra enſuite dans la baye du Gouverneur, où il ſe rendit encore maître de quatre vaiſſeaux & de trois barques. Delà il alla à l'île de Niéves, y prit ſix bâtimens Anglois, malgré le feu que les forts faiſoient ſur lui.

Après cette expédition, Ruiter fit voile vers l'île S. Chriſtophe, dont une partie étoit alors poſſédée par les François; l'autre par les Anglois. Les Hollandois mouillerent au fort de la Baſſe-Terre qui appartenoit aux François. M. de la Sale, qui en étoit Gouverneur, les reçut avec le plus grand accueil. Comme Ruiter avoit déſigné cette île pour rendez-vous

au reſte de ſa flotte qu'il avoit laiſſé à la Martinique, il s'y arrêta; fit nettoyer ſes vaiſſeaux; vendit aux François une partie des bâtimens qu'il avoit pris ſur les Anglois. Voyant que le reſte de ſa flotte n'arrivoit point, il alla à l'île S. Euſtache qui appartenoit aux Hollandois. Il y fut joint par les bâtimens qu'il attendoit & qui amenerent avec eux pluſieurs priſes qu'il vendit aux habitans de S. Euſtache. Il partit de cette île le 17 mai pour ſe rendre à Terre-Neuve, où il eſpéroit trouver des bâtimens Anglois. Il y en avoit effectivement une aſſez grande quantité: les Hollandois en prirent ſix. Comme le grand nombre des priſonniers Anglois embarraſſoit les Hollandois, Ruiter réſolut de les renvoyer. Un Auteur Anglois, qui a fait l'Abrégé

de la Vie de ce grand homme, a cherché à ternir ſa réputation, & l'accuſe d'une cruauté dont il n'étoit pas capable : toutes ſes actions annoncent l'humanité. *Ruiter*, dit l'Auteur Anglois, *faiſant voile de la Barbade à Terre-Neuve, prit pluſieurs vaiſſeaux marchands Anglois, pilla tout ce qu'il y trouva, & laiſſa les équipages ſans vivres, action indigne d'un ſi brave homme & qui ne répondoit pas à la réputation qu'il s'étoit acquiſe.* Mais la réſolution qui fut priſe dans ſon Conſeil de Guerre le 17 de juin, & qui fut ſignée de tous ceux qui le compoſoient prouve le contraire : on donna aux priſonniers Anglois trois petits bâtimens, où l'on mit des vivres de toute eſpece, même en abondance, pour cinq ſemaines ; des

hameçons & des filets pour pêcher. Cette dépoſition ſe trouve dans les regiſtres de l'Amirauté d'Amſterdam. L'Auteur Anglois a cru venger ſa nation des triomphes que les Hollandois remporterent ſur elle, en imaginant des calomnies contre leur Amiral; mais il a ſeulement prouvé que ſes Hiſtoriens ſont infidèles.

Ruiter partit de Terre-Neuve le 19 de juin, pour retourner en Europe. Pendant ſon expédition en Afrique & en Amérique, les Anglois commirent tant d'hoſtilités contre les Hollandois, qu'ils fatiguerent enfin leur patience & les forcerent de ſe mettre en état de leur réſiſter, même de les attaquer par-tout où ils les rencontreroient. Les Etats-Généraux réſolurent de confier leurs forces maritimes à des Officiers d'un

courage & d'une expérience reconnus, & de nommer trois Lieutenans-Amiraux; un ſous le Collége de l'Amirauté de la Meuſe; un ſous celui d'Amſterdam; le troiſiéme ſous celui d'Oueſt-Friſe, ou Quartier du Nord. Egbert Cortenaar fut ſous le Collége de la Meuſe, Ruiter ſous celui d'Amſterdam, & Jean Cornelisz ſous celui du Quartier du Nord.

Ainſi notre Héros fut élevé, pendant ſon abſence, & ſans en être inſtruit, à la plus éminente dignité de la Marine en Hollande, par la voix unanime de ſes compatriotes. Ses actions étoient ſon unique protection: mais elle étoit bien forte. Voici l'extrait de ſa commiſſion pour ſa nouvelle dignité. Elle eſt datée du 29 janvier 1665.

Les Etats de Hollande & de

Oueſt-Friſe, ayant jugé à propos, dans la conjoncture des tems, de procéder à l'élection d'un Lieutenant-Amiral de notre Province, ſous le Collége de l'Amirauté réſidant à Amſterdam, ſavoir faiſons qu'ayant bonne connoiſſance par nous-mêmes, & par les témoignages qui nous ont été rendus de la fidélité, du zèle & de la valeur de Michel de Ruiter, Vice-Amiral ſous le ſuſdit Collége, de quoi il a tant de fois donné des preuves dans nos guerres maritimes; Nous l'avons établi & commis, & par ces préſentes Nous l'établiſſons & commettons pour notre Lieutenant-Amiral de Hollande & de Oueſt-Friſe ſous le Collége de la ſuſdite Amirauté. En conſéquence, Nous lui donnons plein-pouvoir, autorité, commandement, &c. de

pourſuivre, en cette qualité, nos ennemis, &c. enſemble de pourvoir, autant qu'il lui ſera poſſible, à ce que la navigation de la mer, des rivieres, &c. ſe faſſe en toute ſûreté, &c. Nous enjoignons & ordonnons à tous Officiers, Commandans & à tous autres gens de guerre, ſervans ſur terre & ſur mer, & ſoumis à notre obéiſſance, de reconnoître le ſuſdit de Ruiter pour notre Lieutenant-Amiral, & de lui porter le reſpect qui lui eſt dû en cette qualité, & ce ſur les peines qui y appartiennent. Car ainſi nous a plu & nous plaît. Donné à la Haye, le 29 janvier, l'an de notre ſalut 1665.

On fit, en même-tems, une promotion parmi les autres Officiers de la Marine. Les Etats-Généraux, voulant que les équipages de leurs vaiſſeaux fuſſent complets, défendi-

rent toute eſpece de pêche, afin que tous les pêcheurs, ſe trouvant ſans occupation, fuſſent forcés de s'enrôler : ils promirent des récompenſes conſidérables à ceux qui montreroient du courage dans les combats, & ordonnerent des peines rigoureuſes contre ceux qui marqueroient de la lâcheté. Il fut décidé, entr'autres, que ceux qui rendroient un vaiſſeau de guerre, ou qui feroient retraite ſans congé, ou commandement de l'Amiral, ſeroient punis de mort. Ainſi on donnoit de la confiance aux braves ſoldats, en forçant les lâches à le devenir, & à les ſeconder.

Le Roi d'Angleterre fit publier, à ſon de trompe, dans les rues de Weſtminſter & de Londres, une déclaration de guerre contre les Etats-Généraux qu'il accuſoit d'avoir été

les aggreſſeurs, par les ordres qu'ils avoient donnés à Ruiter, leur Vice-Amiral, d'attaquer les vaiſſeaux des Anglois, & leurs poſſeſſions en Afrique & en Amérique.

L'armée navale des Provinces-Unies mit à la voile ſur la fin du mois de mai. Elle étoit forte, au moins, de cent vaiſſeaux de guerre, ſans compter les brûlots, les yachts & les galiottes: le Lieutenant-Amiral Vaſſenaar la commandoit. L'armée d'Angleterre, commandée par le Duc d'Yorck, accompagné des Officiers de Marine les plus expérimentés, étoit forte de cent quinze vaiſſeaux de guerre, de vingt brûlots & de pluſieurs galiottes: elle ſortit quelques jours auparavant. Les deux armées ſe rencontrerent le 14 de juin dans la mer d'Allemagne,

environ à dix lieues de Leſtoffe. Le combat commença le 15, à la pointe du jour : une partie de la flotte Hollandoiſe ſe préſenta avec intrépidité, fit un feu terrible ; l'autre reſta preſque hors la portée du feu des ennemis, & ne tira pour ainſi dire, qu'à boulets perdus. Cependant Vaſſenaar qui montoit la *Concorde*, de quatre-vingt-quatre piéces de canon, & de cinq cens hommes d'équipage, ſoutenoit, par ſon courage, ceux qui étoient capables d'en montrer, & la victoire reſtoit incertaine : mais ſon vaiſſeau ſauta tout-à-coup ; on n'a jamais ſu comment le feu avoit été mis aux poudres. La fortune fit eſſuyer, dans cette occaſion, tous ſes revers aux Hollandois. Le Lieutenant-Amiral Cortenaar, qui, en cas que le Lieutenant-Général Vaſſenaar

fût tué, devoit prendre le commandement de l'armée, avoit été tué par un boulet de canon, dès le commencement du combat, & ſon pilote s'étoit laiſſé dériver loin de l'ennemi, comme ſi ſon vaiſſeau eût été ſans gouvernail. Ces deux accidens jetterent tellement l'épouvante dans l'armée Hollandoiſe, que les vaiſſeaux prirent chaſſe les uns après les autres. Trois d'entr'eux s'embarraſſerent enſemble & furent réduits en cendres par un brûlot que les Anglois lâcherent deſſus : pluſieurs autres furent enveloppés & pris : mais ils vendirent la victoire très-cher aux ennemis. Les Anglois perdirent dans ce combat un nombre aſſez conſidérable d'Officiers de marque. Le Vice-Amiral Tromp s'étoit battu avec un courage qui tenoit du déſeſpoir : il

ſe retira au Texel avec ſoixante navires ; dix-ſept allerent au Vlie, & treize dans la Meuſe. Jean Evertsz, Lieutenant-Amiral de Zélande, entra dans la Meuſe avec ſon navire ; ſe rendit à Brille : il y fut pourſuivi par la populace qui juge toujours les choſes par les événemens. On l'accuſa de lâcheté ; on lui jetta de la boue au viſage ; on le précipita même dans l'eau, & il ſe ſeroit noyé ſi des ſoldats, qui ſe trouverent là, n'étoient accourus à ſon ſecours. Il donna, par la ſuite, des preuves ſi certaines de ſa bonne conduite devant les Commiſſaires du Conſeil de guerre, qu'on fit publiquement ſon éloge. On s'informa quels étoient les Capitaines qui avoient pris les premiers la fuite, occaſionné le déſordre & la retraite de l'armée. Après

une enquête exacte on en mit plusieurs en prison. Trois Capitaines furent convaincus de lâcheté & condamnés à être fusillés, ce qui fut exécuté. On fit briser les épées à trois autres par les mains du bourreau ; on les déclara infames & inhabiles à posséder aucun emploi ; deux autres furent cassés. Le premier Pilote du feu Lieutenant-Amiral Cortenaar assista au supplice des coupables, ayant la corde au cou : il fut aussi noté d'infamie & banni à perpétuité des sept Provinces.

Ce combat causa autant de joie aux Anglois que de chagrin & de tristesse aux Hollandois. On fit des réjouissances dans toutes les villes d'Angleterre. La fierté Angloise alla si loin, qu'un Seigneur Anglois, qui faisoit alors son séjour à la Haye, osa

dire au milieu d'un nombre aſſez conſidérable de Hollandois : *Avant qu'il ſoit deux ans, on ne verra pas un ſeul vaiſſeau Hollandois en mer.* Pierre le Grand, Conſeiller Penſionnaire d'Amſterdam, qui étoit préſent, lui répondit : *La deſtinée des Empires, des Royaumes, des Républiques, dépend de la volonté ſeule de l'Eternel : il donne ſouvent aux ſuccès apparens des ſuites que les mortels n'attendent pas.*

Ce revers ne fut point capable d'ébranler la fermeté des Etats-Généraux. Pendant que les Anglois faiſoient des réjouiſſances, on s'occupoit dans toutes les Provinces maritimes de la Hollande à réparer les pertes qu'on avoit eſſuyées, même à rendre la Marine plus forte qu'elle n'étoit auparavant : mais on ſe

trouvoit autant embarraſſé ſur le choix de celui à qui on devoit confier le commandement de cette armée navale qu'à l'équipper. Pluſieurs perſonnes jetterent les yeux ſur le Vice-Amiral Tromp ; mais il s'étoit élevé des conteſtations entre lui & les Commiſſaires des Etats-Généraux ; d'ailleurs on le croyoit trop attaché aux intérêts de la Maiſon d'Orange, pour lui confier les forces de l'Etat. Cependant, on croyoit qu'on ne pouvoit les mettre en de meilleures mains : ſon courage & ſes talens pour la Marine étoient connus : les Etats de Hollande l'avoient fait Lieutenant-Amiral ſous le Collége de l'Amirauté de la Meuſe, à la place de Cortenaar. Après avoir long-tems délibéré, on décida qu'il falloit envoyer en mer trois Plénipotentiaires

qui auroient la ſuprême autorité, & que l'on confieroit à Tromp le commandement de la flotte ſous eux. Les trois Commiſſaires qu'on nomma furent les ſieurs Rutger Huigens, député de la Province de Gueldre à l'aſſemblée des Etats-Généraux, alors âgé de ſoixante-dix-huit ans, Jean de Wit, Conſeiller Penſionnaire de Hollande & d'Oueſt-Friſe, & Jean Boreel, Bourgmeſtre de la ville de Mildelbourg. Ces arrangemens étant pris, Tromp fit tous les préparatifs qu'il crut néceſſaires pour mettre promptement la flotte en mer : elle étoit près de ſortir du Texel, lorſqu'on apprit que Ruiter étoit arrivé devant Delfzyl (*) le 8

(*) Delfzyl eſt une fortereſſe des Provinces-Unies, au confluent de l'Embs avec le Fivel. Il y a un aſſez bon port.

août avec ſon eſcadre : cette nouvelle occaſionna de grands changemens. Le premier ſoin de Ruiter fut de donner avis aux Etats-Généraux de ſon arrivée & de leur envoyer le journal de ſon voyage. Il leur marqua dans ſa lettre que de douze vaiſſeaux de guerre qui compoſoient ſon eſcadre, il y en avoit encore neuf en état de ſupporter la mer ; mais qu'ils étoient fort ſales ; qu'ils avoient beſoin de voiles ; que les équipages étoient en bonne ſanté, mais fatigués de la longueur du voyage, & qu'il étoit néceſſaire de les faire rafraîchir à terre ; que pour lui & les autres Officiers étoient en aſſez bon état & pouvoient continuer de rendre ſervice à leur Patrie. Il ajoutoit qu'il avoit amené avec lui cinq priſes faites ſur les Anglois, outre deux qui étoient reſtées

reſtées à Berg en Norvege. Il joignit à cela le détail de ce qu'il avoit exécuté contre les Anglois en Guinée, aux Antilles & à Terre-Neuve. Il avoit pris ſur eux vingt-ſix vaiſſeaux, deux ſur la côte de Guinée, dix-ſept aux Antilles & ſept à Terre Neuve; en avoit dégradé un, vendu ſix aux Antilles; coulé deux à fond; brûlé un autre; fait échouer trois; brûlé encore trois & donné trois aux priſonniers Anglois, pour ſe retirer où ils jugeroient à propos. Les cinq qu'il amenoit étoient chargées de ſucre, & les deux autres qu'il attendoit avoient une pareille cargaiſon. Outre cela, il avoit mis ſur ſes vaiſſeaux ſeize milliers de dents d'éléphant & ſix cens quatre-vingt-deux marcs d'or. Avec ces richeſſes, Ruiter apporta en Hollande une cou-

ronne Royale, garnie de rubis & d'émeraudes, que le Duc d'Yorck envoyoit, par préſent, avec une lettre, au Roi d'Ardra, Royaume ſitué ſur la côte d'Or, & qui fut trouvée dans un des bâtimens qu'on avoit pris.

La joie que cauſa le retour de Ruiter & de ſon eſcadre fut proportionnée à la crainte qu'on avoit eue qu'il ne fût pris par les Anglois qui croiſoient ſur lui avec une eſcadre de ſoixante-dix vaiſſeaux de guerre : mais l'habileté de ce grand marin ſut les éviter. Au bruit de ſon arrivée, on vit une multitude incroyable de gens de toute eſpece accourir à Delfzyl ; le port fut, dans un inſtant, rempli de monde : on admiroit le vaiſſeau Amiral ſur la poupe duquel voltigeoient quantité de pavillons Anglois. Les Nobles, les roturiers,

les habitans des campagnes, les femmes de qualité, les bourgeoiſes & les payſans ſe mêloient enſemble pour voir ce ſpectacle agréable & en même-tems glorieux à la nation : tous ſe jettoient à l'envi dans des barques pour ſe rendre au vaiſſeau où étoit Ruiter ; chacun aſpiroit au bonheur de voir, de contempler ce grand homme. Sa préſence diſſipa toute la terreur qu'avoit cauſée l'échec qu'on venoit de recevoir : tous les courages ſe ranimerent. On regardoit Ruiter comme l'ange tutélaire de la nation, & l'on croyoit qu'on n'avoit plus rien à craindre puiſqu'il étoit arrivé. Une pareille réception eſt une récompenſe bien glorieuſe pour les peines & les fatigues d'un Général : elle devroit être l'objet des deſirs de tous ceux auxquels on confie le ſort d'une

nation, ou ſur terre, ou ſur mer. C'étoit un roturier, un homme de baſſe naiſſance, qui l'avoit méritée & la recevoit.

La nouvelle de ſon arrivée ſe répandit, dans un inſtant, de province en province, de ville en ville. Les Etats-Généraux s'aſſemblerent promptement; le nommerent Lieutenant-Amiral-Général de Hollande; lui donnerent le commandement de toute la flotte, croyant que, dans la conjoncture préſente, on ne pouvoit le mettre dans de meilleures mains. Ils lui en envoyerent le brevet le 11 août à Delfzyl où il étoit encore. Sitôt qu'il l'eut reçu, il partit pour le Texel, fut ſalué par une décharge de toute l'artillerie du fort, & reçut le même honneur dans toutes les villes par où il paſſa.

Tous les Officiers furent contens du choix qu'avoient fait les Etats-Généraux pour commander l'armée navale, à l'exception de Tromp. Il fit une déclaration, par laquelle il annonça qu'il ne serviroit pas sous le Lieutenant-Amiral Ruiter, & qu'il ne vouloit plus aller en mer, puisqu'après avoir pris la peine & le soin de mettre l'armée navale en bon état, on préféroit un autre à lui pour la commander. Le lendemain, qui étoit le 13 août, il réitéra sa déclaration; requit d'être dispensé de servir pendant une campagne, qu'il ne pouvoit faire qu'avec chagrin & répugnance; ajoutant que dans toute autre occasion, il se dévoueroit entiérement au service de l'Etat. Les députés de Leurs Hautes Puissances se joignirent à ceux de l'Amirauté, pour

l'engager à ne pas perſiſter dans ſa réſolution. Ils le prierent de reſter au moins à l'armée juſqu'à ce qu'ils euſſent informé Leurs Hautes Puiſſances de ſon deſſein. Les Etats-Généraux manderent aux députés de continuer leurs ſollicitations auprès de Tromp, de lui remontrer qu'il ſe déshonoroit en ſacrifiant l'intérêt de ſa Patrie à un vain point d'honneur. Il écouta leur avis & le ſuivit.

Ruiter arriva au Texel le 16 août 1665, reçut la commiſſion de commandant en chef de l'armée; prêta ſerment; ſe mit en mer le lendemain. La flotte étoit compoſée de quatre-vingt-treize navires, tant vaiſſeaux de guerre que frégates, montés de quatre mille trois cens trente-ſept piéces de canon; de quinze mille ſix cens dix matelots; de deux mille ſix

cens ſoldats ; de quatorze cens vingt-cinq gardes-marines, ce qui faiſoit en tout dix-neuf mille ſix cens trente-cinq hommes. L'Europe fut étonnée de voir que les Provinces-Unies fuſſent en état de mettre en mer un armement ſi formidable, après la perte qu'elles avoient eſſuyée peu avant au combat de Leſtoffe. Les Officiers remarquerent, avec beaucoup de plaiſir, que Tromp ſalua Ruiter d'un air d'amitié, & ſe flatterent de voir regner une bonne intelligence entre ces deux grands hommes. Les inſtructions que Leurs Hautes Puiſſances avoient données à Ruiter, portoient qu'il eſcorteroit les vaiſſeaux qui revenoient des Indes Orientales, & les autres vaiſſeaux marchands qui étoient attendus au Nord ; qu'il chaſſeroit ſur la flotte ennemie, tâcheroit

de la joindre, de la combattre & de la détruire s'il étoit poſſible.

La flotte Hollandoiſe fit voile vers les côtes d'Angleterre : ſes gardes avancées prirent deux yachts d'avis de l'armée Angloiſe. Les priſonniers dirent que la flotte ennemie, forte de ſoixante-dix vaiſſeaux de guerre, avoit croiſé pendant pluſieurs jours ſur les côtes de Norvége, eſpérant de rencontrer l'eſcadre que Ruiter ramenoit des Indes Occidentales; que ne l'ayant pas trouvée elle avoit pris ſon cours vers Hitlandt & étoit entrée dans la baye de Bréeſond. A cette nouvelle, Ruiter dirigea promptement ſa courſe vers la Norvége: il avoit envie de joindre les Anglois & de leur livrer combat: mais il les chercha inutilement. Sa flotte ayant été battue & diſperſée par une

tempête terrible, il en raſſembla une partie ; alla ſe placer entre le Texel & le Vlie ; &, en habile Marin, prit une poſition ſi avantageuſe qu'il ne pouvoit être entamé par les ennemis, & ſe trouvoit en état de ſecourir tous les vaiſſeaux appartenans aux Sujets des Provinces-Unies, en cas qu'il en parût. Il plaça des gardes avancées, envoya des galiottes pour chercher les vaiſſeaux égarés, & découvrir en même-tems l'ennemi. Croyant que les Anglois étoient tout près de l'attaquer, il préparoit ſes matelots & ſes ſoldats au combat ; diviſoit ſa flotte par eſcadres qui s'attaquoient réciproquement ; donnoit des louanges à ceux qui les méritoient, & des leçons à ceux qui en avoient beſoin. Par ces images de combat, il apprenoit aux Hollandois à ſuivre les

ſignaux, à revirer promptement de bord, à profiter du vent, à ſe rendre maîtres, autant qu'il eſt poſſible, de leurs vaiſſeaux, enfin à mettre en uſage tout ce que l'art & l'expérience indiquent : il ſe mettoit en outre dans le cas de connoître les talens de chacun de ſes Officiers, & de ſavoir à quoi il pouvoit l'employer.

Pendant que Ruiter étoit occupé à ces exercices importans, les galiottes qu'il avoit envoyées à la découverte, vinrent l'avertir que la flotte Angloiſe ſe tenoit au Nord-oueſt du Vlie, & au paſſage par lequel les vaiſſeaux de guerre qui avoient été ſéparés de la flotte par la tempête, & les navires marchands devoient entrer dans le port. Auſſi-tôt il réſolut d'aller à l'ennemi ; de lui livrer combat, quoiqu'il fût beaucoup in-

férieur en nombre. Il laiſſa une galiotte à l'endroit qu'il quittoit, avec ordre d'indiquer aux vaiſſeaux qui arriveroient la route qui les conduiroit à la flotte des Etats: il en envoya d'autres au-devant d'eux pour les inſtruire de ce qui ſe paſſoit. Les Hollandois ne rencontrerent pas la flotte Angloiſe: elle s'étoit retirée dans ſes ports. Ruiter retourna entre le Texel & le Vlie, où il ſe poſta encore. Il y fut joint par Van-Nès qui conduiſoit onze des vaiſſeaux de guerre Hollandois qui avoient été écartés par la tempête, & pluſieurs bâtimens marchands: peu de tems après il en arriva encore dix-huit; mais la joie que leur arrivée cauſa à la flotte fut troublée par une nouvelle qui annonça que quatre vaiſſeaux de guerre étoient tombés entre les mains

des Anglois avec pluſieurs bâtimens marchands auxquels ils ſervoient d'eſcorte.

Ruiter, ayant réſolu de livrer combat aux Anglois, remit à la mer; alla les chercher juſqu'à l'embouchure de la Tamiſe : mais ils étoient rentrés dans leurs ports. Voyant que la maladie gagnoit tous ſes équipages, il réſolut de retourner en Hollande; arriva au Texel le 4 novembre 1665. Il ſe rendit à l'aſſemblée des Etats-Généraux où il rendit compte de ſa conduite dans ſes expéditions en Afrique, en Amérique, & dans la mer d'Allemagne. Il y reçut les éloges qui étoient dus à ſa prudence & à ſon courage. Il alla enſuite à l'aſſemblée de l'Amirauté d'Amſterdam, y préſenta pluſieurs bannieres, un étendard qu'il avoit

pris ſur les Anglois, & la Couronne dont nous avons parlé. Les Etats de cette Province lui rendirent tous les honneurs qui lui étoient dus : ils décidérent même qu'il préſideroit au Conſeil de l'Amirauté. Leurs Hautes Puiſſances, perſuadées de ſon zèle pour la Patrie, le chargerent d'équipper la flotte des Etats, & de la mettre dans le cas de partir au printems. Par ſes ſoins, ſa vigilance, ſoixante-dix gros navires de guerre & douze frégates furent prêts au tems marqué. Il y avoit trente-cinq navires montés de ſoixante à quatre-vingt piéces de canon chacun, de trois à quatre cens hommes, tant ſoldats que matelots ; les trente-cinq autres vaiſſeaux étoient montés chacun de quarante à ſoixante canons, de trois cens hommes d'équi-

page ; & les douze frégates de trente-quatre à quarante canons, & de cent à cent trente hommes. A cet armement formidable, on joignit douze brûlots, douze frégates d'avis, & vingt-quatre grandes galiottes chargées d'eau, de bierre & d'autres munitions qui auroient été nuiſibles dans les vaiſſeaux de guerre. Cette armée fut encore renforcée par vingt vaiſſeaux de guerre fournis par la Compagnie des Indes Orientales. Suivant le calcul des Députés de l'Amirauté, préſenté aux Etats-Généraux, les frais de cet armement & l'entretien de l'armée pendant un an devoient monter à 1 1648644 liv. ſans y comprendre ceux des navires équippés aux dépens de la Compagnie des Indes Orientales. Le bruit d'un armement ſi formidable, commandé par

un Amiral tel que Ruiter, ſe répandit dans toute l'Europe : l'Electeur de Brandebourg, le Prince d'Orange, les Princes de Holſtein & d'Anhalt ſe rendirent au Texel pour le voir. A leur arrivée, Ruiter les fit ſaluer par une décharge de toute ſon artillerie ; fit mettre tous les pavillons aux vaiſſeaux ; donna à dîner aux Princes ſur ſon bord, &, à leur départ, il les fit encore ſaluer par une décharge générale. Ce jour-là fut bien glorieux pour Ruiter : ce n'étoit point à ſa naiſſance ; c'étoit à ſon mérite ſeul que ces Princes venoient rendre hommage. Pluſieurs jeunes Seigneurs François, tels que le Comte de la Guiche, fils du Maréchal de Grammont, Louis Grimaldi, Prince de Monaco, le Marquis de la Ferté, &c. ſe rendirent à la flotte

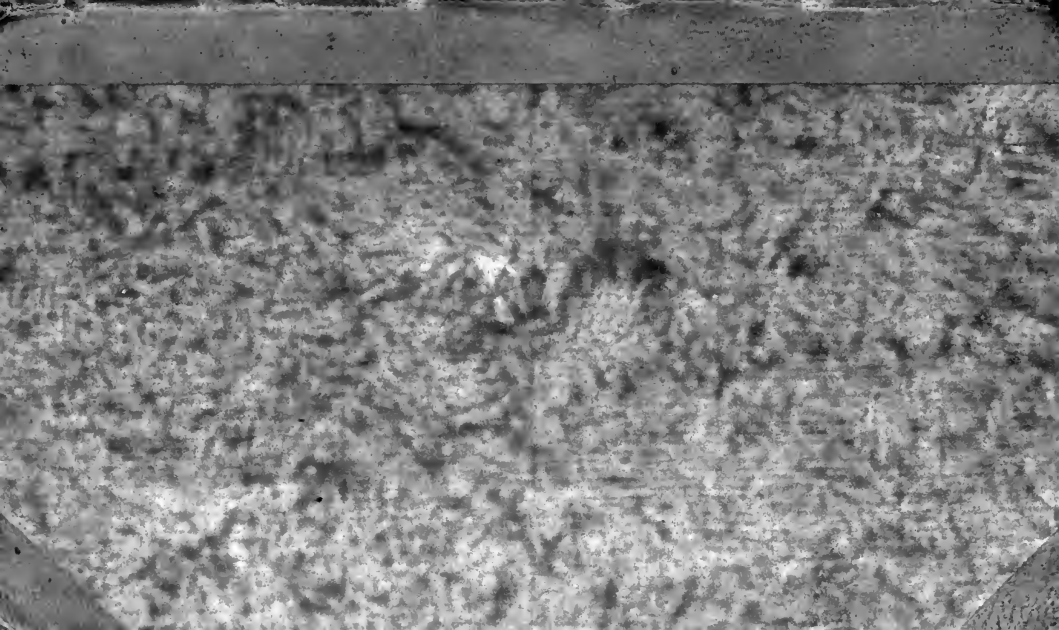
Hollandoiſe pour apprendre la guerre ſous un maître tel que Ruiter.

Fin du Tome premier.

LIBRARY
MAY 18 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POC

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRA

DJ
136
R8R53
v.1

Richer, Adrien
Vie de Michel de
Ruiter